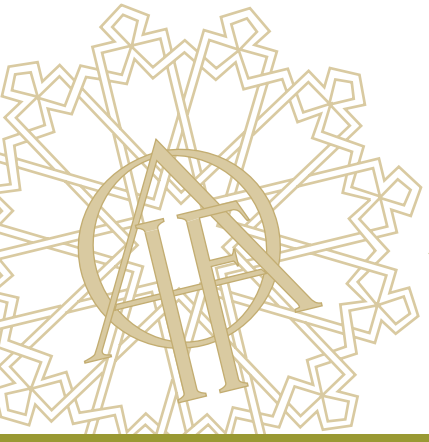
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 35 (2001), p. 241-290

Nicolas Michel

# Migrations de paysans dans le Delta du Nil au début de l’époque ottomane.

*Conditions d’utilisation*

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

*Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

**Dernières publications**

| | | |
|---|---|---|
| 9782724711264 | *La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou* | Laurent Coulon |
| 9782724711752 | *Guide du Caire Islamique* | Hadrien Collet |
| 9782724711660 | *Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41* | Adrien Candiard (éd.) |
| 9782724711745 | *Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)* | |
| 9782724711271 | *Du côté de chez Zeus* | Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.) |
| 9782724711677 | *La Description de l’Égypte* | Paul-Marie Grinevald |
| 9782724711714 | *La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne* | Sylvie Ayari |
| 9782724711899 | *BCAI 40* | |

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

Nicolas MICHEL

# Migrations de paysans dans le Delta du Nil au début de l'époque ottomane

Il y a un paradoxe à parler, pour l'Égypte, de migrations de paysans. En effet, la représentation commune voit dans les fellahs de l'ancienne Égypte – pour reprendre le terme convenu désignant les paysans de ce pays – des sortes de serfs. Attachés à la glèbe, ils n'étaient donc naturellement pas libres de la quitter pour émigrer. La société des campagnes aurait été figée, fixée par décision fiscale à ses villages, sans espoir de s'en éloigner à la recherche d'un sort meilleur. Tout déplacement devait relever de l'exceptionnel, prendre l'allure d'une fuite, s'opérer dans la crainte d'un châtiment rigoureux. Cette vision sinistre d'un ordre désespérant n'est par bonheur pas confirmée par notre documentation : car les paysans, attachés en effet à la terre, se déplaçaient pourtant, et même en grand nombre. Leur mobilité préoccupait l'administration ; aussi les sources d'archives, dont nous disposons par grandes masses à partir du début de l'époque ottomane, l'évoquent-elles souvent.

Une source exceptionnelle, le cadastre de l'année 933 / 1527-1528 pour la province de la Buḥayra, dans le nord-ouest du Delta, fournit des listes systématiques de fellahs (*fallāḥūn*) émigrés, par village d'origine, avec la mention du lieu d'installation ; elles nous permettent de mesurer à une date précise l'ampleur de ces migrations. J'ai étudié précédemment l'aspect administratif, et plus précisément fiscal, de la question des *fallāḥūn* émigrés [1] : il ne fera ici l'objet que d'un rappel indispensable pour comprendre et préciser la signification des données sur lesquelles se fonde cet article, consacré aux aspects spécifiques que révèle le cadastre de 1528. Ces derniers méritaient une étude particulière, parce que, comme nous le verrons, les migrations de la Buḥayra avaient alors pris une ampleur extraordinaire, voire choquante pour l'observateur : notre source ne saisit pas seulement, au hasard d'un recensement, des destins individuels, elle évoque aussi une transformation collective et globale. Le moment est exceptionnel, il correspond aux années de difficile mise en place du nouveau pouvoir ottoman sur

**Abréviations** :
DT = *daftar al-tarbīʿ*, Le Caire, Dār al-waṯā'iq al-qawmiyya (Archives nationales, Būlāq)
RI = *daftar al-rizaq iḥbāsī, ibid.*
SWA = registres du tribunal d'Asyūṭ (*siǧillāt waqā'iʿ Asyūṭ*), *ibid.*

[1] N. Michel, 2000, notamment p. 548-553.





AnIsl 35 (2001), p. 241-290 Nicolas Michel

l'Égypte ; le cadre géographique est également singulier : la Buḥayra n'est en effet pas une province comme les autres, si tant est qu'il ait existé une sorte de norme régionale pour les campagnes du Nil et de son Delta. Les travaux de Jean-Claude Garcin ont ouvert la voie à une appréhension différenciée des provinces d'Égypte [2] : c'est dans cette direction que s'inscrit cette étude. Notre source est isolée, ce qui en fait à la fois l'intérêt et la difficulté. Je m'attacherai d'abord à observer les données du document, avant de tester des hypothèses d'interprétation, en tâchant de distinguer deux niveaux : celui spécifique de l'époque considérée, et celui plus large de comportements structurels ou de tendances lourdes dans l'évolution des campagnes.

## Les émigrants dans le cadastre de 1528

Onze ans après leur conquête de l'Égypte, durant l'année fiscale 933 / 1527-1528, les Ottomans ont entrepris un cadastre général, le seul qu'ils y ont réalisé, en accord avec le règlement de la province (Ḳānūnnāme-i Mıṣır) qui avait été promulgué en 1525. Le *ḳānūnnāme* rappelait les principes de la condition du groupe social que, depuis au moins le début du XIII^e^ siècle, on désignait du terme de *fallāḥūn*. Ces derniers devaient acquitter l'impôt foncier sur les terres cultivables de leur village. Le montant global de l'impôt était d'abord calculé chaque année après la crue, en fonction de la superficie que celle-ci avait suffisamment inondée, et qui était donc tenue pour labourable ; il était ensuite réparti par parts, sous forme de fractions simples, entre les *fallāḥūn* souvent regroupés ; la répartition était effectuée en tenant compte des superficies que chacun pouvait effectivement mettre en valeur. Les *fallāḥūn* ne pouvaient abandonner leurs terres, ni *a fortiori* le village lui-même où ils étaient fixés. Le règlement reconnaissait cependant qu'il y avait des *fallāḥūn* absents : il ordonnait de les retrouver et de les persuader de reprendre la culture, mais, en attendant leur retour éventuel, recommandait de ne pas reporter la part fiscale des absents sur les *fallāḥūn* présents, remède jugé pire que le mal.

En 1528, les agents du cadastre ont distingué, dans leur enregistrement de chaque village, les parts fiscales effectivement recouvrables (*al-ʿāmir*), correspondant aux *fallāḥūn* résidents (*qarār* ou *muqīmūn*), et celles dont la perception devait être suspendue (*al-ʿāṭil*), du fait que leurs *fallāḥūn* avaient quitté le village. Dans la plupart des cas, les agents ont dressé la liste nominative de ces émigrés (*mutasaḥḥibūn*), avec la part de l'impôt dont ils étaient redevables, et la localité où ils se trouvaient alors. L'enquête a été réalisée oralement auprès soit des *fallāḥūn* présents, soit plus souvent des agents villageois, les *šayḫ* de village ou les *dalīl*. Dans la plupart des villages le nom des localités d'accueil des absents a été fourni aux agents du cadastre : cela n'aurait à coup sûr pas eu lieu si ces derniers avaient dû user de contrainte pour extorquer ces renseignements ; de sorte que, manifestement, ce que le registre appelle le *tasaḥḥub* (fait de quitter) ne peut être assimilé à une fuite [3]. Puisque la

[2] Notamment J.-Cl. Garcin, 1980.

[3] Cette remarque ne nie évidemment pas que de lourdes contraintes administratives pesaient sur les *fallāḥūn* et les agents villageois ; en ce domaine, la plus grave était la longueur du délai de prescription au-delà duquel, le droit de poursuite ne s'exerçant plus, une migration pouvait être regardée comme définitive.



AnIsl 35 (2001), p. 241-290 Nicolas Michel

destination des absents, même installés loin de leur village d'origine, restait connue des principaux habitants de celui-ci, tous liens n'étaient pas rompus par le départ [4]. Le *tasaḥḥub* était donc exactement une émigration. Les stipulations du *ḳānūnnāme* de 1525 pouvaient faire supposer que le phénomène restait exceptionnel. Nous allons voir au contraire que son ampleur le rendait difficilement contrôlable.

Notre documentation est limitée. D'abord parce que peu a survécu du cadastre de 1527-1528. Les registres originaux semblent avoir disparu ; trois registres de copies subsistent aux Archives nationales à Būlāq ; il s'agit de copies partielles, n'ayant repris que certaines des informations que les registres d'origine contenaient selon un ordre qui nous échappe. Une seule de ces copies [5] renferme des listes de *fallāḥūn* : le hasard a voulu qu'elle porte sur la province de la Buḥayra, qui fut cadastrée entre mars et juillet 1528 ; encore n'en conserve-t-on qu'une partie, exactement 27 % du nombre des folios du registre complet, correspondant à 55 (soit 26 %) des 210 villages cadastrés tels qu'ils figurent sur l'index qui, lui, a été intégralement conservé [6] ; les noms des villages étaient classés par ordre alphabétique.

Il y a cependant plus grave. Les *fallāḥūn* recensés dans ce registre ne constituaient pas l'ensemble des habitants de chaque village, ni seulement des cultivateurs, mais un groupe social restreint, celui des entrepreneurs de culture, capables de mettre en valeur des superficies presque toujours supérieures à 10 feddans (équivalant à cette époque à environ 6 ha), et dont l'absence signifiait l'abandon de leur culture [7]. C'étaient au plus quelques dizaines d'individus, dans des villages qui devaient comprendre de quelques centaines à quelques milliers d'habitants. Seules les migrations au sein de ce groupe sont documentées ici : aucune étude démographique globale n'est par là possible. Et le groupe des *fallāḥūn*, du fait de son rang social, n'était représentatif que de lui-même. Les autres catégories sociales, villageois non cultivateurs, petits paysans ou manouvriers, dont le statut nous reste inconnu, devaient avoir d'autres raisons de migrer que ces *fallāḥūn* aux droits et aux charges particuliers ; plus pauvres, se déplaçaient-ils plus ou moins souvent, plus ou moins loin que les *fallāḥūn* ? Nous l'ignorons. Les gens de peu, les plus nombreux au village, nous restent inconnus [8].

Dernière limite enfin de notre matériau : les seules personnes nommées sont des hommes adultes ; on doit supposer que femmes et enfants suivaient, sans en être assurés – alors que le connaître serait décisif pour saisir le caractère de la migration. De même, ignore-t-on ce que devenaient les dépendants des *fallāḥūn* émigrés, car les plus puissants d'entre eux en avaient certainement : domestiques, valets de ferme, ouvriers agricoles, peut-être aussi tenanciers ? En revanche nos listes précisent les liens de parenté entre les émigrés, et il y a

[4] Nous pouvons penser que des liens familiaux s'étaient maintenus ; il se peut aussi que les migrants aient conservé des liens économiques, notamment de crédit, nombreux sans doute dans une société où (si nous acceptons la comparaison avec les campagnes de l'Europe moderne) les dettes multiples, au montant souvent minuscule, étaient vraisemblablement très pratiquées.

[5] Le registre DT 4651.

[6] Ces chiffres sont légèrement différents de ceux donnés par N. Michel, 2000, p. 538, car je n'ai pas tenu compte ici des doublets.

[7] *Ibid.*, p. 538-539 et 565-568.

[8] Le recensement de la population de 1846-1848 est le premier document permettant de les étudier de manière systématique. Voir le travail pionnier de K. Cuno, 1999, sur la population de deux villages de la Daqahliyya, notamment p. 312-317.

lieu de penser qu'elles l'ont fait systématiquement lorsque les liens étaient directs (entre frères ou père/fils). On trouve aussi des oncles et neveux ; parfois des cousins (*banī ʿammihi*), mais l'expression peut désigner n'importe quel degré de cousinage. Enfin des mentions de lignages *Awlād X* dont on ne donne pas toujours, hélas, le nombre ni les noms des individus qui les composent. Très exceptionnellement, un individu est accompagné de « son association » (*wa-širkatuhu*), c'est-à-dire des *fallāḥūn* qui étaient associés dans la mise en valeur de sa portion de terroir ou *filāḥa* [9]. Les listes nominatives sont au total incomplètes.

Dans ces conditions, aucun dénombrement n'est absolument satisfaisant. Tâchons cependant d'y voir plus clair. Je distinguerai dans la suite les *ensembles*, c'est-à-dire les personnes installées dans une même localité d'accueil, nommées l'une à la suite de l'autre, quels que soient leurs liens entre elles, de famille ou autres, et les *individus*, par lesquels je dénombrerai les personnes identifiées dans notre document (mais pas toujours nommées). Le registre de la Buḥayra conserve dans son état actuel les notices, plus ou moins complètes, de 55 villages. 25 d'entre eux fournissent des noms de *fallāḥūn* absents. Ces émigrants sont groupés en 212 ensembles et composent 396 ou 407 individus, plus 17 lignages et une association sans précision d'effectif [10]. En moyenne chaque ensemble comprend donc 1,9 homme adulte. La répartition par effectifs est la suivante (tableau 1) :

| Effectifs par ensemble | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | total |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Nombre d'ensembles par effectif | 87 | 66 | 21 | 10 | 6 | 4 | 1 | 195 |
| Nombre d'individus | 87 | 132 | 63 | 40 | 30 | 24 | 7 | 383 [11] |
| *Id.*, en % du total des individus | 22,7 | 34,5 | 16,4 | 10,4 | 7,8 | 6,3 | 1,8 | 100 |

**Tableau 1.** Répartition des ensembles d'émigrants par effectif de chaque ensemble.

Une large majorité, plus des trois quarts, de ces *fallāḥūn* ont donc émigré en compagnie d'au moins un autre adulte ; relevons la relative fréquence des compagnies nombreuses (quatre personnes au moins : 26,3 % du total des émigrants, sans compter les lignages dont le détail n'est pas précisé).

[9] N. Michel, 2000, p. 540-541. Ces associations dont seule une personne est nommée sont l'équivalent exact des *comparsonneries* du Bas Moyen Âge dans le centre de la France : cf J. Tricard, 1996, p. 110 ; celui-ci suppose que l'absence du nom des associés (*comparsonniers*) signale le caractère inégalitaire de l'association, dirigée de fait par la personne identifiée, seule connue de l'autorité.

[10] Pour plusieurs villages, le registre fournit le nombre d'individus (*nafar*, pl. *anfār*) – il faut comprendre, d'hommes adultes – de chaque ensemble, et ce nombre est parfois supérieur, parfois inférieur à celui des personnes effectivement nommées : la différence est d'ordinaire mince et j'ai calculé le tout à partir du chiffre le plus élevé, soit de *anfār*, soit de personnes nommées ; un seul ensemble fait problème, celui dit de 16 *anfār* à Kunayyisat Ūrīn, installés à Nādir en Minūfiyya, pour lequel ne sont nommées que 5 personnes. Selon que l'on tient compte ou non de cet écart d'effectif de 11, le total est de 396 ou 407 individus. Les calculs ci-dessous se fondent sur un chiffre de 396 individus.

[11] Le total obtenu est inférieur de 13 au total des personnes nommées dans le registre, parce qu'on n'a pas pu prendre en compte les ensembles comprenant à la fois un ou plusieurs individus nommés et un lignage sans précision d'effectif de ses membres.

## A. *Individus sans liens de parenté entre eux*

Les divers ensembles se distinguent aussi selon qu'ils intègrent ou non des membres d'une même famille. La répartition est la suivante (tableau 2) :

| **Composition de l'ensemble** | **Nombre d'ensembles** | **% du total des ensembles** | **Nombre d'individus sans parents indiqués** |
|---|---|---|---|
| Personnes isolées | 84 | 39,8 | 84 |
| Groupes non familiaux | 33 | 15,6 | 78 |
| Groupes familiaux | 72 | 34,1 | 0 |
| Groupes mixtes | 22 | 10,4 | 35 |
| **Total** | **211** | **99,9** | **197** |

**Tableau 2.** Répartition des ensembles d'émigrants selon la présence ou l'absence de liens de famille.

Les résultats diffèrent légèrement de ceux du tableau précédent, parce qu'on a pu prendre ici en compte les lignages à l'effectif inconnu. Relevons d'abord la fréquence des ensembles non familiaux. 26 % des ensembles (les groupes non familiaux et les groupes mixtes) comprennent au moins deux personnes n'ayant pas de lien de famille entre elles. Au total, ce sont 113 individus sans aucun lien de famille que l'on compte dans les 55 ensembles non familiaux ou mixtes. Ces derniers comprennent en outre des personnes parentes entre elles. Dans quatre cas, l'ensemble mixte est même composé de deux familles, groupées en un même ensemble. En comptant ensemble les personnes seules et celles dépourvues de parents dans le groupe, ce sont exactement la moitié (197 sur 396) des individus nommés dans le registre qui apparaissent sans liens familiaux, l'autre moitié (199 plus 17 lignages) étant constituée de personnes ayant des liens de parenté entre elles.

Que représentent ces ensembles de non-parents ? Rappelons que pour ces *fallāḥūn* au statut bien particulier, l'émigration a entraîné la dissolution du rapport qu'ils entretenaient avec la terre, la *filāḥa*. Or les listes de *fallāḥūn* restés au village montrent que les *filāḥa* regroupaient plusieurs individus, tantôt parents, tantôt non, tantôt accompagnés de « leurs associés » (*wa-širkatuhum* ; « leur groupe », *wa-ǧamāʿatuhum*), quelquefois nommés, mais pas toujours [12]. Le départ a-t-il fatalement dissout les rapports économiques tissés par les membres d'une même *filāḥa* ? Dans un seul cas, un émigrant du village de Niklā al-ʿInab, a été signalé « avec son association » (*wa-širkatuhu*). Et ce village présente d'autant plus d'intérêt que pour chacun des ensembles, de résidents comme d'émigrés, est précisée la proportion du *ḫarāǧ*, exprimée en parts (*ḥiṣṣa*) qu'il devait acquitter. Un calcul, effectué par les rédacteurs

[12] On s'aperçoit lorsqu'ils sont nommés que ces « associés » sont très peu nombreux, deux ou trois.

du registre, montre qu'une *ḥiṣṣa* supposait la mise en culture théorique de 150 feddans et 20 *qīrāṭ* (soit 5/6 de feddan). Les *fallāḥūn* résidents se regroupent en trois ensembles de 1, 2 et 3 noms qui doivent respectivement 7/12, 1/2 et 1/2 *ḥiṣṣa* ; les émigrés, en 8 ensembles, doivent 1 *ḥiṣṣa* (3 noms sans lien de parenté, plus « son association »), 1/2, 3/8, 1/4 (quatre fois) et 1/8 de *ḥiṣṣa*. La majorité des ensembles d'émigrés (cinq sur huit ensembles, groupant six individus) sont ainsi redevables d'impôts d'un montant nettement inférieur à celui des ensembles de *fallāḥūn* résidents. Dans leur cas, nous pouvons avancer que le départ a bien entraîné une dissolution du lien économique de la *filāḥa*, voire une atomisation du groupe puisque quatre de ces cinq ensembles sont formés d'un seul migrant. Dans les trois autres cas, le lien se serait conservé malgré l'abandon de la terre, et c'est à coup sûr le cas de la *filāḥa* la plus étendue, celle de 1 *ḥiṣṣa*, pour laquelle a été signalée une association (*širka*).

Le cas du village de Niklā al-ʿInab ne fait pas là exception, au contraire, on le retrouve souvent ailleurs. Le document met en évidence la force des liens économiques dans ce milieu des *fallāḥūn*, puisque, malgré l'abandon volontaire ou forcé du lien à la terre, certains groupements de personnes se sont maintenus dans l'émigration. Ces groupes non familiaux n'étaient donc pas seulement des associations à but fiscal, imposées par l'administration, mais aussi et plus solidement des associations économiques de culture, elles-mêmes parfois soutenues par des liens profonds de solidarité personnelle. Cette constatation étrange soulève d'autres questions. Les fortes communautés d'intérêt ainsi mises en évidence, au-delà des rapports de parenté masculine directs, pouvaient être concrétisées de bien des façons, et notamment par des mariages. Bien que notre document les ignore, il n'est pas sûr que les rapports personnels aient été moins étroits entre des beaux-frères, ou de beau-père à gendre, ou entre cousins croisés, qu'entre des cousins issus de deux frères ; seulement, ils ont été systématiquement tus devant les agents cadastraux qui écrivaient sous la dictée des responsables villageois. La notion de famille utilisée ici souffre des restrictions que lui impose notre source.

## B. *Liens de famille entre les émigrants*

Les liens familiaux constituent une courte majorité des regroupements recensés plus haut : la moitié des individus, plus les 17 lignages sans effectif connu. Ces liens de famille sont décrits pour 169 personnes sur 396, soit 42,7 % du total (Tableau 3) [13] :

[13] Ce tableau ne présentant que des hommes adultes, et non pas l'ensemble des familles, dont les autres membres ne nous sont pas connus, il n'est pas possible de proposer une classification rigoureuse par types de ménage, selon les critères définis par Peter Laslett, 1972, et mis en œuvre notamment par K. Cuno, 1999.

| | Nombre de cas | Nombre de personnes |
|---|---|---|
| 2 frères | 21 | 42 |
| 3 frères | 3 | 9 |
| 4 frères | 1 | 4 |
| 2 cousins, fils de 2 frères | 2 | 4 |
| **Total** des groupes sur une génération | 27 | 59 |
| Père et 1 fils | 23 | 46 |
| Père et 2 fils | 6 | 18 |
| Père et 3 fils | 1 | 4 |
| Père et 4 fils | 1 | 5 |
| Total des groupes père et fils | 31 | 73 |
| Oncle paternel et 1 neveu | 4 | 8 |
| Oncle paternel et 2 neveux | 2 | 6 |
| **Total** des groupes oncle et neveu(x) | 6 | 14 |
| Père, 1 fils et 1 frère | 4 | 12 |
| Père, 1 fils et 1 neveu | 1 | 3 |
| Oncle, 1 neveu et 2 frères | 1 | 4 |
| Père, 1 fils, 1 frère, 1 neveu | 1 | 4 |
| **Total** des groupes complexes | 7 | 23 |
| **Total** des groupes incluant deux générations | 44 | 110 |
| **Total général** | **71** | **169** |

**Tableau 3.** Répartition des migrants en fonction de leurs liens de famille.

Nous sommes tentés de confondre les groupes familiaux de migrants avec des ménages (foyers vivant sous le même toit) ou bien avec des maisonnées (ménages regroupés dans des habitations contiguës) [14] ; mais rien ne permet de l'affirmer, aussi faut-il rester prudent, d'autant plus que nous ne savons pas comment se présentait l'habitat rural au XVI^e^ siècle. Les individus partis seuls (22,7 % du total) ont peut-être laissé des parents vivants au village. Dans deux

[14] Selon les définitions du ménage et de la maisonnée proposées par P. Laslett, 1972, p. 848 et 856.

cas seulement, deux frères ont émigré dans deux villages différents [15]. Le tableau 3 montre que la grande majorité des migrants ont émigré en compagnie, avec une préférence pour les adultes les plus proches : et non seulement avec leur(s) enfant(s), mais aussi avec leur(s) frère(s), en l'absence ou après le décès du père, qui manifestement ne déliait pas le groupement d'intérêts. S'il est permis ici de les appeler « familles » (terme qui ne prend pas en compte la résidence), ces groupes d'intérêt peuvent être qualifiés de familles élargies ou multiples, où l'existence d'au moins un lien de paternité ou de fraternité est la règle. Bien plus, l'arrivée à la majorité de fils de frères vivants ne relâchait pas nécessairement cette union d'intérêts. C'est le décès des frères qui la rompait, puisque les groupes de cousins sont très rares (deux cas seulement). Encore, une fois ce lien interrompu, la dissolution n'était-elle pas automatique, puisque le registre mentionne 17 lignages sans précision de parenté.

Un second ordre de remarques concerne la structure des générations. Les liens directs exclusifs dominent (de fraternité, 55 personnes ; de paternité, 73 personnes) : au total 128 personnes sur 169, contre 41 prises dans des liens plus complexes. Les regroupements sur deux générations sont plus nombreux que ceux sur la même génération. L'absence d'ensembles formés de trois générations d'hommes adultes ne surprend évidemment pas. L'ensemble de ces informations permet d'esquisser les traits démographiques de ce groupe de migrants et, au-delà, de proposer quelques hypothèses pour ceux de leur population d'origine. Le nombre particulièrement élevé de groupes constitués de représentants de deux générations d'hommes adultes montre que les émigrants sont souvent des hommes mûrs : 51 personnes appartiennent à la génération des pères et oncles, sur les 110 de ce groupe. Ces hommes d'âge mûr étaient, parmi les migrants, vraisemblablement sur-représentés par rapport à la population globale d'hommes adultes du village [16].

Quoique le cadastre de 1528 ne nous renseigne pas sur la résidence et donc, à proprement parler, sur les ménages, la comparaison s'impose avec les données statistiques les plus anciennes dont nous disposons pour l'Égypte, celles du recensement de 1848. Kenneth Cuno a récemment étudié la structure des ménages dans deux villages de la Daqahliyya [17]. Les deux résultats essentiels de sa recherche nous intéressent ici. La taille des ménages était

[15] Village de Maḥallat Ṣā : l'un à Alṭā (Ǧazīrat Banī Naṣr), l'autre à Kafr Ṣā (Ġarbiyya). Village de Maḥallat Dāwud : l'un à Al-Qarīnīn (Minūfiyya), l'autre à Tallayn (Šarqiyya). Pas de cas de père et fils ayant émigré dans des villages différents.

[16] À titre de comparaison, R.S. Bagnall, B.W. Frier, 1994, p. 101 fig. 5.3, proposent une courbe de la population masculine de l'Égypte romaine, fondée sur l'hypothèse d'une espérance de vie à la naissance de 25,3 ans, d'une natalité de 41,8 ‰ et d'un taux de mortalité de 39,8 ‰. Les hommes de 15 à 44 ans formeraient 47,5 % de cette population et ceux de plus de 45 ans, 18% ; on peut estimer que la plupart des hommes ayant un fils adulte avaient dépassé l'âge de 45 ans ; leur proportion parmi l'ensemble des hommes de plus de 15 ans était donc inférieure ou égale à la proportion des plus de 45 ans parmi l'ensemble des hommes de plus de 15 ans, soit 18 :(47,5+18)= 27,5 %. Autre comparaison, celle-ci réelle : dans trois districts du nord et du nord-est de l'Anatolie, en 1846 / 1847, les hommes de 15 à 44 ans forment entre 35 et 40 % de la population masculine totale, et ceux de 45 ans et plus, entre 16 et 20 % ; la proportion de ces derniers parmi l'ensemble des hommes adultes est de 30 à 33 % : J. McCarthy, 1979, tableau 1, p. 315. Dans l'ensemble des 110 émigrants de la Buḥayra en 1528 que l'on peut répartir sur deux générations, entre pères ou oncles et fils ou neveux, la proportion des « pères ou oncles » est de 46,4 %, très supérieure aux proportions que nous venons d'exposer ; cette catégorie est donc nettement sur-représentée.

[17] K. Cuno, 1999, notamment tableaux 14.1, p. 313 et 14.3, p. 318 et commentaire, p. 319-321.

élevée. Le modèle dominant était celui du ménage multiple, c'est-à-dire regroupant au moins deux couples mariés [18]. De plus, Kenneth Cuno a mis en évidence la corrélation entre la taille des ménages, la possession de terres et la superficie des terres possédées [19]. La comparaison avec les données de 1528 ne semble pas abusive : les *fallāḥūn* étaient alors le groupe social le plus avantagé de la société villageoise, donc celui où l'on attend le plus grand nombre de ménages multiples, et justement parmi ceux qui ont émigré, ce type de famille abondait. Poursuivant l'extrapolation, nous pouvons envisager que les liens familiaux correspondaient souvent à des liens de résidence, c'est-à-dire à des ménages. Mais comment interpréter alors les si nombreux groupes non familiaux ? En l'absence d'autres sources, la prudence reste de mise.

## C. *Famille et fiscalité*

Il est possible de comparer le cadastre de 1528 avec un document de mai 1699, qui donne des liens familiaux une vision différente, plus restreinte. Il s'agit d'une liste des « hommes » (*riğāl*) de la *nāḥiya* de Ṭimā, dans la province d'Asyūṭ [20]. Sur les 387 personnes nommées par ce document, 151 sont seules, 2 sont nommées ensemble sans lien de famille mentionné, et les 234 autres sont connues par des liens familiaux entre elles (Tableau 4) :

| | **Buḥayra, 1528** | | **Asyūṭ, 1699** | |
|---|---|---|---|---|
| | cas | personnes | cas | personnes |
| Liens directs : frères | 25 | 55 | 47 | 118 |
| Liens directs : père/fils | 31 | 73 | 36 | 91 |
| Liens multiples | 15 | 41 | 5 | 25 |
| **Total** | **71** | **169** | **88** | **234** |

**Tableau 4.** Comparaison entre les liens familiaux, Buḥayra (1528) et Asyūṭ (1699).

Dans 83 cas sur 88, les liens familiaux sont directs : père et fils (36 cas, 91 personnes) ou frères (47 cas, 118 personnes). Dans trois cas on trouve deux cousins, et dans deux cas, des familles nombreuses : un cas de 7 personnes sur deux générations, un autre cas de 12 personnes, tous cousins. Ces chiffres assez nettement divergents de ceux de la Buḥayra en 1528 demandent à être interprétés. Pas plus dans un cas que dans l'autre, nous ne sommes en présence de recensements par foyers. Le document de 1699 ne concerne pas l'ensemble des hommes adultes, mais seulement ceux couverts par la responsabilité fiscale des cheikhs

[18] J. McCarthy, 1979, p. 313-315, a mis en évidence une structure similaire des ménages dans trois districts d'Anatolie à la même date (1846/1847).

[19] K. Cuno, 1999, p. 320-324, en particulier tableau 14.5 p. 322 : 9 ménages simples sur 153 (soit 6 %) ont des terres, contre 50 ménages multiples sur 165 (soit 30 %) ; les ménages simples ayant des terres possèdent en moyenne 5,11 feddans ; les ménages multiples dans le même cas, 9,38 feddans.

[20] SWA 1, p. 743-746, nº 1927, 23 ḏū-l-qa'da 1110 / 23 mai 1699, *nāḥiya* de Ṭimā et ses dépendances.

de chaque *nāḥiya.* Il donne donc une vision précise de la structure familiale des foyers fiscaux, les contribuables et plus généralement les prestataires de services pour les fermiers de l'impôt (*multazim*) étant désignés en ce temps selon des critères que l'état de nos connaissances ne permet pas de préciser. Il est cependant vraisemblable qu'il s'agit de personnes vivant sous le même toit, et certain qu'elles exploitent des terres en commun puisqu'elles acquittent une contribution commune. À l'inverse de la Buḥayra, les regroupements d'adultes sur deux générations (98 personnes) sont moins nombreux que ceux sur une seule (136 personnes). Nous sommes en présence en 1699 d'une population en moyenne plus jeune, où, par conséquent, les liens de fraternité l'emportent en nombre sur les liens de paternité, et d'une structure de groupe qui se dissout la plupart du temps lorsque les frères, même encore vivants, ont des fils adultes. Les ménages au village de Badaway dans la Daqahliyya, en 1848, présentent exactement les mêmes caractéristiques [21].

La différence avec la Buḥayra de 1528 peut s'expliquer en termes démographiques. Dans cette dernière province, les pères émigrants ont en moyenne 1,35 fils adulte, et les fratries comptent 2,20 hommes. À Asyūṭ, en 1699, les pères ont 1,53 fils adulte et les fratries sont de 2,51 personnes. Dans l'échantillon de 1699, la population était plus vigoureuse que dans celui de 1528 ; à la mort du père, davantage de ménages comprenaient au moins deux frères adultes : d'où la proportion plus élevée des frérèches (regroupements de frères adultes, et que nous supposons mariés). Il est vrai que nous comparons deux régions différentes, l'ouest du Delta et le centre du Ṣaʿīd, et, surtout, deux listes constituées selon des critères différents.

Gardons plutôt à l'esprit que les liens familiaux, en fonction notamment de leur proximité, sont sollicités différemment selon que les individus doivent répondre à des intérêts différents : constitution d'un foyer, mise en valeur commune ou partage du patrimoine ou de l'exploitation, charges diverses, responsabilité financière, etc. Le dénominateur commun aux deux documents dont nous comparons ici les données est leur caractère fiscal. Or l'assiette de l'impôt foncier a changé entre 1528 et 1699. Les *fallāḥūn*, c'est-à-dire les contribuables, étaient extrêmement peu nombreux dans les villages de la Buḥayra au début de l'époque ottomane, et les charges fiscales ou *filāḥa* reposaient fréquemment sur des associations, familiales ou non ; les listes de *riǧāl* de 1699 sont beaucoup plus fournies, elles recensent donc des communautés d'intérêt plus restreintes, quasiment toujours familiales, pour des montants d'imposition plus limités : l'assiette de l'impôt ne cerne désormais plus que des groupes familiaux [22]. La comparaison entre les deux documents met donc en lumière la corrélation entre la structure fiscale prévalant à l'époque du cadastre de 1528, et la composition des groupes familiaux de migrants.

[21] K. Cuno, 1999, p. 319-321. Dans ce village, sur 168 des ménages multiples, 77 (soit 46 %) sont composés de deux frères mariés, et 56 (exactement un tiers) d'un père et de son fils mariés ; le reste (21 %) offre des combinaisons plus complexes : *ibid.*, tableau 14.1, p. 313. Rappelons que chez les *fallāḥūn* de la Buḥayra, en 1528, la proportion respective des groupes de frères et des groupes père+fils est inverse : ces derniers dominent (Tableau 4).

[22] De même, à l'époque de Muḥammad ʿAlī, les registres fonciers n'enregistrent les terres agricoles qu'au nom d'individus ou de familles : « l'exploitation de la terre était organisée par des ménages paysans », K. Cuno, 1992, p. 66.

## Les villages de départ

Sur les 55 villages, ou plutôt *nāḥiya* [23], dont la notice est conservée dans notre registre, 25 ont fourni des listes de *fallāḥūn* émigrés. En outre, au moment où passèrent les agents cadastraux, 8 villages étaient désertés (*ḫarāb*) et leur terroir soit entièrement en friche, soit cultivé partiellement par des gens de villages voisins. Si nous en faisons abstraction, c'est un peu plus de la moitié des villages qui sont concernés par les migrations. Cette proportion peut-elle être généralisée à l'ensemble de la Buḥayra ? La partie subsistante, conservée selon l'ordre alphabétique des noms de villages, constitue à première vue un échantillon aléatoire. Ce n'est pas cependant tout à fait exact, car elle inclut, avec les lettres *kāf* et *mīm*, tous les villages dont le nom commence par *kafr, minyat* et *maḥallat*, noms qui suggèrent que ces localités ont d'abord été des hameaux dépendants de villages plus importants ; la superficie moyenne de leur terroir était d'ailleurs inférieure à celle des autres villages.

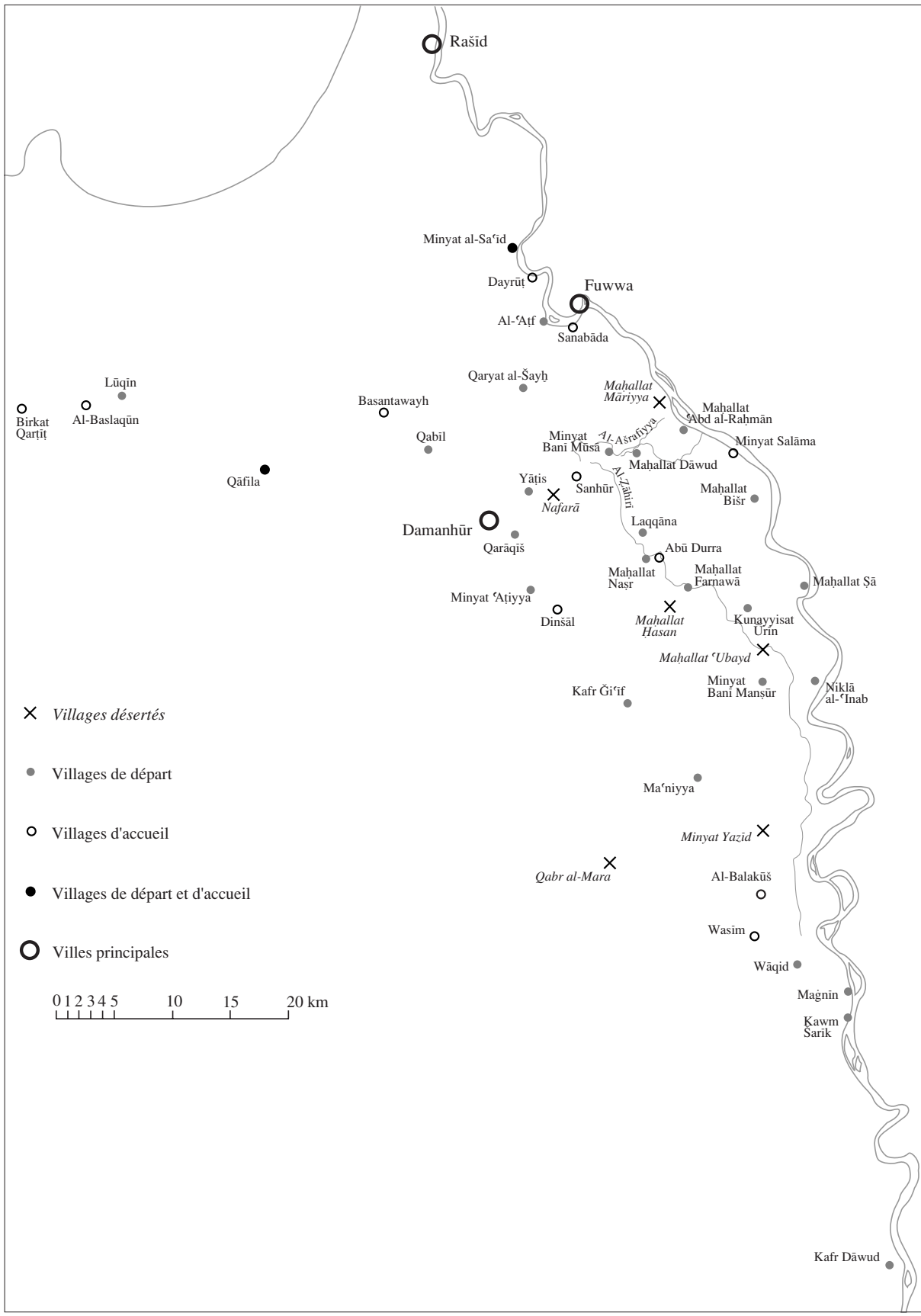
| | **Noms de village en *kafr*, *minyat* ou *maḥallat*** | **Autres villages** | **Total** |
|---|---|---|---|
| Avec émigrants | 11 | 14 | 25 |
| Sans émigrants | 12 | 10 | 22 |
| À l'abandon | 6 | 2 | 8 |
| **Total** | **29** | **26** | **55** |

**Tableau 5.** Répartition du phénomène migratoire selon le nom des villages.

Si nous nous en tenons à la catégorie des *nāḥiya* dont le nom ne commence pas par *kafr*, *minyat* ou *maḥallat*, le phénomène migratoire devient majoritaire (Tableau 5). Or c'est cette dernière catégorie qui est la plus représentative de l'ensemble de la province. L'émigration des *fallāḥūn* en 1528 avait donc probablement touché plus de la moitié des villages de la province. Mais cette affirmation ne peut être étendue au reste du Delta ou de l'Égypte puisque rien n'assure que les conditions locales se présentaient en termes partout identiques. Nous verrons plus loin qu'il y a lieu de croire qu'à l'inverse, elles étaient ailleurs très différentes.

La répartition spatiale des villages de départ est elle-même inégale (Carte 1). La grande majorité des localités du registre se trouvent dans l'est de la province. Or dans cette partie relativement étendue, deux zones contrastées se détachent avec netteté. Au sud-est de la province, dans la partie faisant face à la Ǧazīrat Banī Naṣr, la majorité des villages n'ont pas été affectés par les migrations. C'est le contraire à l'extrême sud, là où la rive gauche du Nil n'est plus qu'un bandeau étroit de terres cultivables, et surtout plus au nord, en face de la Ġarbiyya. Dans cette dernière zone, un chapelet de villages de départ s'égrène le long

[23] La *nāḥiya* était la circonscription de base des campagnes ; elle regroupait parfois plusieurs villages et hameaux (*kafr*, pl. *kufūr*).






**Carte 1.** Migrations de *fallāḥūn* de la Buḥayra en 1528 : villages de départ et d'accueil dans la province. Deux des villages désertés, Kafr al-Masʿūdī et Minyat Ġāliya (ce dernier proche de Abū Durra) n'ont pu être localisés.

d'une ligne convergeant du Nil vers Sanhūr Ṭalūt depuis Niklā : on y compte 10 villages, dont 3 désertés et 6 de départ. Dans le triangle compris entre cette ligne et le Nil, le registre fournit des informations sur 8 autres villages, dont 1 déserté et 5 de départ. Or la ligne mise ici en évidence est celle même le long de laquelle courait un des canaux majeurs de la Buḥayra, le *ḫalīğ al-ẓāhirī* [24]. À la fin de l'époque fatimide, trois siècles plus tôt, ce canal était considéré comme la première portion du grand canal d'Alexandrie (*ḫalīğ al-Iskandariyya*), qui approvisionnait en eau potable le grand port de la Méditerranée [25]. En 662-664 H./1263-1266 le sultan Al-Ẓāhir Baybars fit recreuser la prise du canal sur le Nil, qui s'était envasée [26], ce qui explique sans doute que la partie amont fut appelée par la suite le *ḫalīğ al-ẓāhirī*. Cette partie devint à l'époque baḥrite un canal indépendant, puisque la prise du canal d'Alexandrie, du temps d'Al-Qalqašandī (début du XV^e^ siècle) se trouvait à Al-ʿAṭf, beaucoup plus en aval sur le Nil [27]. En 1423 elle fut déplacée en amont au canal Al-Ašrafiyya, du nom du sultan Al-Ašraf Baybars qui le fit creuser ; ce dernier canal était toujours en fonctions en 1528 [28], de même que celui qui avait sa prise à Al-ʿAṭf [29]. Il y a lieu de penser, d'après cet historique, que le *ḫalīğ al-ẓāhirī* fournissait de l'eau ou bien en quantités trop faibles, ou de manière trop irrégulière : ce qui expliquerait pourquoi sa zone était particulièrement sinistrée en 1528.

L'état dans lequel se trouvait le réseau hydraulique a joué certainement un rôle important, puisqu'il était essentiel à la culture des terres, donc à la prospérité des villages. Cette corrélation est confirmée par notre registre. Pour 42 villages, en effet, ont été consignés des renseignements d'ordre hydraulique : présence de digues, origine de l'eau venant irriguer les champs, etc. Dix de ces 42 villages mentionnent le besoin de remettre en état (*ʿimāra*) ou de restaurer (*tarmīm*) des ouvrages hydrauliques : or huit d'entre eux sont des villages de départ ; le neuvième, Minyat Yazīd, a été déserté par l'ensemble de ses *fallāḥūn*, et la digue locale y est en ruine (*dāṭir*) ; quant au dixième, Maḥallat Ğaʿfar, il a été confié tout entier en *zirāʿa* à un grand personnage, puisqu'on n'y trouve pas de *fallāḥ* fixé (*qarār*) [30].

La zone sud-est offre l'exemple inverse d'une région relativement préservée. La proportion des friches anciennes y est inférieure à la moyenne dans six des sept villages pour lesquels

[24] DT 4651 donne pour la plupart des villages, la description des confins (*ḥudūd*) de leur terroir. Le *ḫalīğ al-ẓāhirī* forme ainsi la limite est de Kunayyisat al-Ẓāhiriyya, ouest de Niklā al-ʿInab, est de Kunayyisat Ūrīn, nord et est de Maḥallat Qays, nord de Maḥallat Farnawā, est de Maḥallat Naṣr, ouest de Laqqāna, ouest de Maḥallat Dāwud.

[25] Al-Maqrīzī décrit cette première portion en recopiant Al-Maḫzūmī (fin du XII^e^ siècle) : *Ḫiṭaṭ*, éd. G. Wiet, t. III, 1922, p. 167-168 ; trad. O. Toussoun, 1922, p. 102, commentaire *ibid.*, p. 105 et cartes h.-t. pl. IV et VI.

[26] Al-Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, éd. G. Wiet, t. III, 1922, p. 176-177 ; commenté par O. Toussoun, 1922, p. 105 et 202-205 ; par H. Halm, t. II, 1982, p. 394.

[27] O. Toussoun, 1922, p. 126 et 205-206.

[28] *Ibid.*, p. 206-207 ; Al-Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, éd. G. Wiet, t. III, p. 180 ; et notices de villages dans le DT 4651. Au début du XVIII^e^ siècle Sicard l'appelle « Canal de Cléopâtre » : « Le Gouverneur de la Béheiré (*i.e.* la Buḥayra) est obligé de faire nettoyer tous les ans ce canal pour que les citernes d'Alexandrie se remplissent commodément. Sur quoi les Alexandrins lui livrent un témoignage qu'il présente au pacha. » Cl. Sicard, 1982, p. 134.

[29] Le canal d'Al-ʿAṭf est en effet représenté sur la carte nautique de Piri Réis, réalisée en 1521 et 1525 : R. Mantran, 1981, fig. 5 p. 302.

[30] Soit qu'il n'y en ait jamais eu, soit plutôt que le village ait été déserté de longue date. La notice du village ne fait pas mention d'une émigration (*tasaḥḥub*).

il est possible d'établir cette statistique [31]. C'est la zone du Baḥr Ramsīs [32], vestige d'une ancienne branche du Nil, qui a construit depuis des millénaires un bourrelet alluvial comptant parmi les sols les plus riches d'Égypte. Il est vrai qu'ici le nombre de villages sur lesquels nous ne sommes pas du tout renseignés est si important, qu'il paraît imprudent d'avancer des conclusions quant à la prospérité de la zone entière.

Le mauvais état du réseau hydraulique était-il la cause ou la conséquence du départ d'une partie des *fallāḥūn* ? C'était sur ces derniers, pris collectivement, que reposait la responsabilité de l'entretien des digues et des ouvrages d'art. Le cas des villages le long du *ḫalīǧ al-ẓāhirī* incite à penser qu'une mauvaise irrigation, pour des raisons hors d'atteinte de la bonne volonté ou des capacités des villageois, pouvait être une des causes majeures incitant à l'émigration. Il suggère aussi que les migrants ont dans leur décision de départ pris en compte non seulement la situation de leur village, mais aussi celle de leur micro-région. On regrettera particulièrement ici les lacunes de notre documentation.

## Destination des migrants

Le registre mentionne au total 134 villes ou villages de destination des migrants, plus trois indications vagues : deux provinces sans précision (la Buḥayra et la Ġarbiyya) et le Ṣaʿīd (*al-waǧh al-qiblī*, la « Face sud »), sur lequel je reviendrai. On trouvera en annexe la liste de ces localités.

L'identification des toponymes cités dans le registre n'a pas toujours été aisée. La source utilisée n'est qu'une copie du cadastre d'origine, le scribe a donc commis des fautes de lecture [33]. Les agents du cadastre eux-mêmes ont procédé sous la dictée des villageois : nous tenons donc là un document passionnant sur les usages toponymiques dans les campagnes. En général le registre mentionne la province et le village d'accueil, mais il omet souvent la province. Cette omission peut être due à la négligence, notamment pour les villages de la province de la Buḥayra elle-même, ou à une certaine ignorance. La province de la Ǧazīrat Banī Naṣr, dont le chef-lieu était Ibyār, conservait à cette époque une existence administrative, mais elle était fréquemment incluse dans la Minūfiyya, et de fait notre registre en mentionne les villages soit « dans la Ǧazīra », soit « dans la Minūfiyya », voire, pour le cas du village frontalier de Šūnā, dans la Ġarbiyya. Le cadastre renseigne aussi sur la prononciation vernaculaire, souvent différente de l'officielle : ainsi de Masāna en Ġarbiyya, écrite Nasahnā dans le cadastre de 1315, aujourd'hui Masahla de son nom officiel, prononcé

[31] La proportion des friches anciennes dans l'ensemble de la superficie cadastrée est en effet la suivante : Maḥallat Aḥmad 0 % ; Nitmā 24,2 % ; Minyat Yazīd 10,1 % ; Maḥallat Ǧaʿfar 0 % ; Qulayšān 13,4 % ; Maʿniyya 14,1 % ; Qamḥa 20,0 %.

[32] Al-Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, éd. G. Wiet, t. III, p. 171-172 ; O. Toussoun, 1922, p. 107-108 ; H. Halm, t. II, 1982, p. 391-392.

[33] Il nous en fournit d'ailleurs une preuve certaine. Il a copié par erreur, deux fois de suite, la notice du village de Minyat Salāma (f. 210 v° et 216 v°) ; or les noms de *fallāḥūn* qui y figurent changent d'une copie à l'autre : *Kurdī* par exemple dans une copie est devenu *Özdemir* dans l'autre. Les historiens d'aujourd'hui ne sont pas les premiers à éprouver des difficultés de lecture devant la calligraphie de ce temps.

Masāhna par les habitants. Une dizaine de localités n'ont pu être identifiées, soit parce que trop vagues (Šubra, al-Ǧazīra, al-Manyal, Abū Ṣīr), soit de lecture trop incertaine, ou sans correspondant aucun décelable dans la province indiquée. Restent plus de cent vingt localités, ensemble considérable dont la répartition spatiale se révèle riche d'enseignements.

## A. *Pas d'exode rural*

Les villes principales y occupent une très faible place : 5 ensembles (8 individus) en y incluant Iqṭāʿ Rašīd, 2 % du total des migrants nommés, et venant de 2 villages seulement.

L'absence du Caire est remarquable. Comme la capitale devait attirer des migrants de l'ensemble de l'Égypte, l'absence de *fallāḥūn* de la Buḥayra peut s'expliquer de plusieurs manières : soit par un manque de dynamisme du Caire durant la période précédente, qui aurait entraîné une contraction de son espace ordinaire d'attraction, soit par un comportement démographique spécifique de la Buḥayra, ou du moins de ses *fallāḥūn*. À l'appui de la première hypothèse, nous pouvons mettre la situation de 1528 en parallèle avec celle que révèle le recensement de 1848 : à cette date aucun des marchands-négociants alors recensés au Caire n'était originaire de la Buḥayra, constatation d'autant plus étonnante que dans cette catégorie professionnelle la proportion des individus venant de province était forte (28 %) [34]. Les commerçants du XIX^e^ siècle étant assurément plus mobiles que les cultivateurs, et plus attirés par les grandes villes, leur absence de la capitale n'est que plus frappante : elle ne peut s'expliquer que par la stagnation dans laquelle était plongée Le Caire à l'époque de Muḥammad ʿAlī [35]. À la différence des *fallāḥūn* de 1528, les hommes de religion et de plume, originaires de la Buḥayra, n'ont pas au XV^e^ siècle ignoré la capitale : seulement, comme l'a montré l'étude statistique menée par Carl F. Petry, leur proportion y était moindre que celle des originaires d'autres provinces du Delta, principalement du sud de celui-ci [36]. Ces comparaisons permettent d'avancer que la Buḥayra se situait plutôt aux marges de l'aire d'attraction du Caire ; les couches supérieures de la société y étaient assez sensibles à l'attraction de la capitale ; les catégories les plus modestes de la société rurale l'étaient peut-être ; entre les deux, les *fallāḥūn* des premières années de l'époque ottomane l'ont ignorée.

Parmi les destinations des migrants, Istanbul, Damiette, Rosette (mais sous la forme d'un *iqṭāʿ*, donc d'un espace rural) et Alexandrie n'apparaissent pas par hasard : c'étaient les ports les plus importants pour les gens de la Buḥayra, avec Fuwwa curieusement absente, alors

[34] G. Alleaume, Ph. Fargues, 1998, p. 173 carte, 174 et 176 tableau 8. Les calculs pour Le Caire ont été effectués sur un échantillon représentant 1/13 de la population totale de la ville : *ibid.*, p. 156-157. Les principales zones d'origine des marchands-négociants étaient les provinces (*mudīriyya*) de Ǧīza, la Minūfiyya, le sud-Ġarbiyya et Asyūṭ : *ibid.*, tableau 8 p. 176.

[35] Le Caire compte 257 000 habitants au recensement de 1848 ; cinquante ans plus tôt, la *Description de l'Égypte* lui attribue 263 000 habitants, cf A. Raymond, 1993, p. 225 et 298. Ce dernier chiffre est toutefois considéré comme trop élevé par MacCarthy (Justin), « Nineteenth-Century Egyptian Population », *Middle Eastern Studies*, 12(3), 1976, p. 1-39.

[36] C.F. Petry, 1981, p. 39-47 et carte I-B p. 89 : 51 % des personnages étudiés non originaires du Caire viennent du Delta (Alexandrie incluse), d'après leur *nisba* ; les originaires de la Buḥayra constituent, toujours d'après les *nisba*, 8,8 % des originaires du Delta pour les professions juridiques, 7,4 % des enseignants, 4,2 % des fonctionnaires. À titre de comparaison, les taux correspondants pour la Minūfiyya (Ǧazīrat Banī Naṣr incluse) sont de 18,2 %, 17,7 % et 16,0 % : *ibid.*, tableaux 3,5 et 2, p. 114-117 et 120-121.

qu'au début du XVI^e siècle cette dernière ville gardait un certain rôle commercial. La présence à première vue surprenante d'un émigrant du village de Qarāqīš à Istanbul vient confirmer un fait relevé pour les années 1570 par Michael Winter : la présence dans la capitale de *fallāḥūn* égyptiens (où, se plaint un édit sultanien, ils mendiaient sur les marchés) [37]. Comment se retrouvaient-ils là ? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, tout cela représente peu de chose face à l'évidence de ce fait, que les migrations étudiées ici n'avaient aucun trait d'un exode rural. Les villes de l'intérieur du Delta attiraient elles-mêmes très peu : Al-Maḥalla al-kubrā et Mīt Ġamr, deux ensembles (trois individus) en tout ; personne à Damanhūr, chef-lieu de la province. Il n'est pas indifférent de constater que la Buḥayra était elle-même très peu urbanisée ; Damanhūr formait, semble-t-il, au XV^e siècle le seul centre urbain, et d'importance moyenne [38] ; la province n'avait pas, contrairement à celles du centre du Delta, de relais important pour l'exode rural [39]. Les *fallāḥūn* ne quittaient donc pas leurs villages pour exercer des métiers spécifiquement urbains, l'artisanat spécialisé ou le négoce, et il ne paraît pas non plus que les sirènes du confort et des plaisirs citadins les aient envoûtés. Ils se déplaçaient dans un monde presque exclusivement rural.

Ce monde était quasiment limité à l'ouest et au centre du Delta (Carte 2). Le Ṣaʿīd, Ğīziyya mise à part, n'a attiré que 6 ensembles (5 individus et un oubli), toujours des individus isolés. Deux localités seulement, dont une lointaine, dans la Manfalūṭiyya, ont été citées aux enquêteurs, le reste indiqué sans précision, comme si émigrer en Haute-Égypte signifiait couper définitivement les ponts avec son village d'origine. Le Ṣaʿīd était un autre monde [40].

## B. *La Buḥayra, région répulsive*

Au sein même du Delta, plusieurs facteurs ont concouru à limiter les aires attractives pour les émigrants. Le petit nombre de villages d'accueil se trouvant dans la Buḥayra frappe d'emblée (Carte 1) : 12 *nāḥiya*, plus une non précisée dans la province, soit seulement 11,2 % du total des villages d'accueil ; 17 ensembles de 32 individus et 1 lignage, soit une proportion de migrants par village proche de la moyenne (2,7 contre 3,0). La répartition de ces villages d'accueil est un peu le négatif de celle des villages de départ : elle privilégie le nord et l'ouest de la province. La partie à l'ouest de Damanhūr, surtout, présente un tableau significatif : sur les dix villages qu'évoque le registre, deux sont des villages de départ, un (Qāfila) à la fois de départ et d'accueil, quatre d'accueil (pour un très petit nombre d'individus) et trois autres n'ont pas connu de migration. D'après les notices du registre, tous ces villages étaient irrigués soit directement par le canal d'Alexandrie [41], soit par des

[37] M. Winter, 1992, p. 292 n. 7.

[38] D'après la carte des Cairotes originaires du Delta au XV^e siècle, C.F. Petry, 1981, p. 89.

[39] Sur les villes-relais du Delta central, notamment Al-Maḥalla al-kubrā et Minūf, *ibid.*, p. 42.

[40] Ce constat confirme les hypothèses de J.-Cl. Garcin, 1980, p. 445-448 sur les transformations de l'espace égyptien à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle : coupure entre le Delta et le Ṣaʿīd, orientation du Caire vers la Méditerranée et la mer Rouge par Suez, et autonomisation relative (du point de vue géographique) de la Haute-Égypte ; affaiblissement du réseau urbain du Delta : « il ne semble plus y avoir entre les petites localités et elle [Le Caire], des relais obligatoires, même si Damiette, Mahalla, Tanta sont des centres vivants. » *ibid.*, p. 448.

[41] D'après DT 4651, ce canal était en 1528 appelé *al-ḫalīğ al-ašrafī* à Qabīl, et *al-ḫalīğ al-nāṣirī* au moins à partir de Qāfila vers l'aval.

canaux (*turʿa*, pl. *turaʿ*) dérivés de ce dernier ; la stabilité assez générale de la population semble indiquer que l'irrigation y avait été effectuée, pour les années considérées, dans des conditions satisfaisantes. Mais cette impression est en partie trompeuse : une grande partie des terroirs des trois villages de départ de cette zone étaient depuis longtemps en friche [42].

La plupart des *fallāḥūn* qui quittaient leur village entendaient, dans le même mouvement, quitter leur province. La Buḥayra, zone du Delta économiquement déprimée de longue date, était bien une région répulsive.

## C. *Mesure de la dispersion*

Au sein même du Delta, les migrants ne se sont pas dispersés au hasard et en tous sens, comme des électrons libres : certaines constantes apparaissent. Relevons d'abord l'émiettement des dispersions géographiques. La très grande majorité des villages d'accueil n'ont reçu de migrants que d'un seul village d'origine (Tableau 6) :

| **Nombre de villages d'accueil ayant reçu des migrants de …** | | | |
|---|---|---|---|
| 1 village | 2 villages | 3 villages | 4 villages |
| 111 | 19 | 2 | 2 |

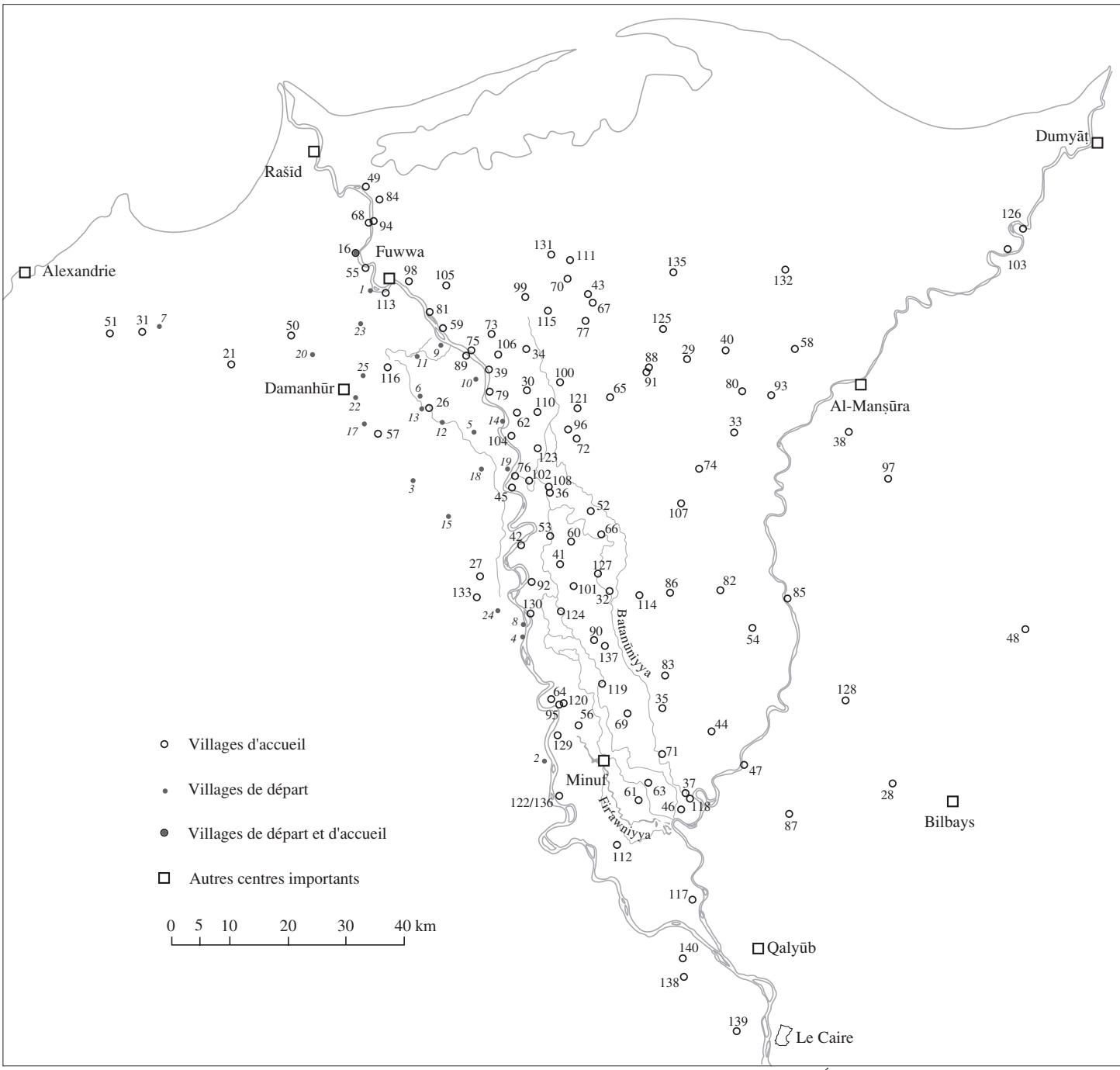
**Tableau 6.** Villages de départ et villages d'accueil des migrants.

Cette dispersion contraste avec la relative concentration régionale de la grande majorité des destinations, que nous étudierons plus loin. Indique-t-elle que les capacités d'accueil des villages étaient de fait limitées ? Nous tâcherons plus loin de répondre à cette question, qui suppose au préalable d'avoir précisé à quel type de migration nous avons affaire.

La distance moyenne séparant le village de départ du village d'installation (Istanbul et le Ṣaʿīd exclus, à l'exception de la Ǧīziyya) est d'une quarantaine de kilomètres : 39,7 km pour les ensembles et 40,9 km pour les individus [43]. Les deux chiffres sont quasiment identiques, ce qui révèle que les groupes ayant émigré dans des villages proches n'étaient pas plus nombreux que ceux ayant choisi des destinations plus lointaines. La distance moyenne pour les ensembles composés d'une famille sans précision est de 35,3 km. Les quarante kilomètres de moyenne représentent une distance bien supérieure à l'espace quotidien des villageois : la majorité des localités d'accueil étaient situées à plus d'une journée de celles de départ. Si les migrants les avaient déjà connues avant de s'y installer, c'était pour des raisons particulières et bien sûr de manière volontaire.

[42] Friches anciennes (*būr qadīm, sibāḫ* ou *ḫirs*) :
Qabīl : 1203 f. sur un total de 1698 f., soit 70,8 % ;
Qāfila : 812 f. sur un total de 1311 f., soit 61,9 % ;
Lūqīn : 532 f. sur un total de 1354 f., soit 39,3 %.

[43] Les distances village par village figurent en annexe. Elles ont été mesurées sur les cartes au 1/100 000 du *Survey of Egypt*.




**Carte 2.** Villages d'accueil des migrants de la Buḥayra dans le Delta. Fonds de carte : Survey de l'Égypte au 1/100 000. Seuls les cours d'eau reliant les deux branches du Nil ont été représentés.

1 Al-ʿAṭf
2 Kafr Dāwud
3 Kafr Ǧiʿīf
4 Kawm Šarīk
5 Kunayyisat Ūrīn
6 Laqqāna
7 Lūqīn
8 Maġnīn
9 Mahallat ʿAbd al-Raḥmān
10 Mahallat Bišr
11 Maḥallat Dāwud
12 Maḥallat Farnawā
13 Maḥallat Naṣr
14 Maḥallat Ṣā
15 Maʿniyya
16 Minyat al-Saʿīd
17 Minyat ʿAṭiyya
18 Minyat Banī Manṣūr
19 Niklā al-ʿInab
20 Qabīl
21 Qāfila
22 Qarāqiš
23 Qaryat al-Šayḫ
24 Wāqid
25 Yāṭis
26 Abū Durra
27 Al-Balakūš
28 Al-Balašūn
29 Al-Baniwānayn
30 Al-Banšalīl
31 Al-Baslaqūn
32 Al-Bindāriyya
33 Al-Maḥalla al-kubrā
34 Al-Manšalīḥ
35 Al-Muṣayliḥa
36 Al-Naḥrāriyya
37 Al-Qarīnīn
38 Al-Sabaḫa
39 Al-Ṣāfiya
40 Al-Sālimīn
41 Alṭā
42 Al-Zubayriyyāt
43 Armayūn
44 Ašlīm
45 Babīǧ wa-Maḥallat al-Amīr
46 Bahnāy al-Ġanam
47 Banhā
48 Barhamtūš
49 Bārinbāra
50 Basantawayh
51 Birkat Qarṭīṭ
52 Birmā
53 Dalǧamūn
54 Damanhūr Waḥšī
55 Dayrūṭ
56 Dibirkā
57 Dinšāl
58 Dīrīn
59 Disūq
60 Diyamā
61 Fīša al-ṣuġrā
62 Ǧanāǧ
63 Ǧarawān
64 Ǧizīrat al-Ḥaǧar
65 Ḥalāṣ/Amyūṭ
66 Hawšāt
67 Ḥiliṣ
68 Idfīna
69 Ilmāy
70 Kafr Banī Yūsuf
71 Kafr Manyal Mūsā
72 Kawm al-Naǧǧār
73 Madīnat Sanhūr
74 Maḥallat Abū al-Hayṭam
75 Maḥallat Abū ʿAlī
76 Maḥallat al-Laban
77 Maḥallat al-Qaṣab
78 Maḥallat al-Qaṣab al-baḥriyya
79 Maḥallat Diyayh
80 Maḥallat Ḥasan
81 Maḥallat Mālik
82 Masāna
83 Milīǧ
84 Minyat al-Muršid
85 Minyat Ġamr
86 Minyat Ġazāl
87 Minyat Kināna
88 Minyat Misīr
89 Minyat Salāma
90 Minyat Ṭūḫ
91 Misīr
92 Mišlā
93 Muǧūl
94 Muṭūbis
95 Nādir
96 Naǧrīǧ
97 Nūb
98 Qabrīṭ
99 Qalīb Nawīḥ
100 Qallīn
101 Qaṣr Baġdād
102 Qasṭ
103 Ra's al-Ḥaliǧ
104 Ṣā al-Ḥaǧara
105 Šabās al-Malḥ
106 Šabās Sunqur
107 Šabšīr
108 Sadīma
109/110 Salamūn
111 Šalmā
112 Samadūn
113 Sanabāda
114 Ṣanādīd
115 Ṣandalā
116 Sanhūr
117 Sarāwa
118 Sarīǧa
119 Ṣarṣamūṣ
120 Simās = 134
121 Šišīn al-Kawm
122 Šubrā al-Lawn
123 Šubrā Basyūn
124 Šubrā Bitūš
125 Šubra Marrīq
126 Šubrā Māṣ
127 Šūnā
128 Tallayn
129 Ṭamalāt
130 Ṭanūb
131 Tīda wa-l-Farāǧūn
132 Umm ʿĪsā
133 Wasīm
134 Zāwiyat al-Nāʿūra
135 Zāwiyat Ġāzī
136 Zāwiyat Razīn
137 Zurqān
138 Al-Manṣūriyya
139 Al-Muʿtamidiyya
140 Ḏāt al-Kawm

| Villages de départ | Ensembles * | Individus * | Distance par ensemble | Distance par individu |
|---|---|---|---|---|
| Al-ʿAṭf | 6 | 21 | 38,7 | 46,4 |
| Kafr Dāwud | 7 | 16 | 41,3 | 35,1 |
| Kafr Ǧiʿīf | 3 | 6 | 74,0 | 85,8 |
| Kawm Šarīk | 3 | 4 | 58,7 | 55,3 |
| Kunayyisat Ūrīn | 4 | 11 | 43,0 | 41,7 |
| Laqqāna | 7 | 7 | 24,3 | 24,3 |
| Lūqīn | 8 | 14 | 88,0 | 90,6 |
| Maġnīn | 1 | 3 | 36,0 | 36,0 |
| Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān | 16 | 30 | 53,3 | 56,4 |
| Maḥallat Bišr | 4 | 5 | 19,3 | 16,4 |
| Maḥallat Dāwud | 14 | 20 | 51,7 | 47,2 |
| Maḥallat Farnawā | 3 | 2 | 47,3 | 53,0 |
| Maḥallat Naṣr | 13 | 11 | 27,2 | 30,3 |
| Maḥallat Ṣā | 21 | 44 | 23,3 | 24,3 |
| Maʿniyya | 3 | 6 | 40,3 | 40,3 |
| Minyat al-Saʿīd | 9 | 13 | 9,4 | 9,9 |
| Minyat ʿAṭiyya | 1 | 2 | 30,0 | 30,0 |
| Minyat Banī Manṣūr | 4 | 5 | 32,3 | 34,0 |
| Niklā al-ʿInab | 6 | 11 | 24,7 | 24,9 |
| Qāfila | 8 | 14 | 63,8 | 64,5 |
| Qarāqīš | 32 | 84 | 37,8 | 35,8 |
| Qaryat al-Šayḫ | 3 | 11 | 62,3 | 69,0 |
| Wāqid | 7 | 12 | 22,9 | 24,8 |
| Yāṭis | 9 | 18 | 43,4 | 44,1 |
| **Total** | **192** | **370** | **39,7** | **40,9** |

**Tableau 7.** Distance moyenne entre villages de départ et d'accueil, en km.
* pour lesquels la distance est mesurable.

Les distances moyennes par village de départ (Tableau 7) obéissent à une règle simple : plus le village de départ est éloigné du Nil, plus la distance moyenne accomplie par ses émigrants tend à s'accroître. Dans tous les cas, cette distance moyenne est supérieure à celle séparant le village d'origine du Nil. Si nous mettons à part les deux villages dont les résultats ne sont pas ici significatifs (Maġnīn et Minyat ʿAṭiyya, pour lesquels un seul ensemble a pu être pris en compte), nous constatons que les six villages dont la distance d'émigration est la plus réduite (de 9 à 24 km) sont tous situés à une faible distance de la branche de Rosette ; ce n'est le cas que d'un seul des six villages dont la distance est la plus forte (de 56 à 90 km). Ces mesures confirment et systématisent l'impression que le Nil, limite de la Buḥayra avec le reste du Delta, représentait la frontière à franchir.

## D. *Des zones attractives*

On attendait sans doute que les villages d'accueil soient répartis avant tout selon leur proximité, de sorte que le nord-ouest de la Ġarbiyya, région située en face de la Buḥayra, se trouve privilégié. Or ce n'est que partiellement le cas. Les localisations de villages d'accueil abondent non seulement dans cette zone et plus au nord le long de l'extrémité aval de la branche de Rosette, mais aussi dans la Ğazīrat Banī Naṣr (19 villages d'accueil, sur les 52 qu'y recense le cadastre de 933 H./1527-1528 [44]) et au sud-ouest de celle-ci, dans la Minūfiyya (13 villages), presque uniquement le centre et le nord de cette dernière province. Une forte majorité des villages d'installation sont concentrés à faible distance d'un axe SSE-NNO allant en gros d'Asrīğa près de la branche de Damiette, dans la Minūfiyya, jusqu'à Rosette. Cet axe suit la branche de Rosette à partir de la zone d'Ibyār ; plus en amont, il abandonne le Nil pour prendre en écharpe le sommet du Delta, entre les deux branches. Les villages d'accueil se raréfient remarquablement dès que nous nous déplaçons de quelques kilomètres à l'est de cet axe. Seul subsiste encore relativement groupé un ensemble de villages à l'extrême nord de la Ġarbiyya. Le centre-est et le sud-est de la Ġarbiyya sont par contre étonnamment vides de migrants, et plus encore les provinces orientales (Šarqiyya et Daqahliyya). Notons que, curieusement, dans cette moitié orientale du Delta, trois villes ont attiré quelques migrants (Banhā al-ʿAsal, Minyat Ġamr, aujourd'hui Mīt Ġamr, et Al-Maḥalla al-kubrā) alors que personne ne s'est installé dans les villes de la moitié occidentale, à Minūf, Ibyār, Damanhūr ou Fuwwa.

La proximité explique bien sûr pourquoi une bonne moitié du Delta a si peu attiré les migrants. Mais elle est insuffisante à rendre compte du vide relatif du centre de la Ġarbiyya, comme de la trentaine de destinations le long de l'axe au sud d'Ibyār. À quoi correspondait cet axe ? Plusieurs études ont montré le rôle privilégié des voies ordinaires de circulation dans des migrations même extraordinaires [45]. Or nous sommes bien en présence d'un grand

[44] D'après l'index figurant au début de RI 4630 (Ğazīrat Banī Naṣr).

[45] « Il y a une logique des liens qui unissent des territoires proches, des échanges qui remontent loin dans le temps » remarque Bernard Vincent, 1994, p. 388, analysant les courants migratoires engendrés dans les années 1570 par le repeuplement du royaume de Grenade après l'expulsion de sa population morisque. Quoique les ordres de repeuplement aient été publiés dans toute l'Espagne, l'opération, de grande ampleur, a surtout entraîné une immigration de proximité.

axe de circulation : il est orienté dans la direction (SSE-NNO) des grands canaux qui déversaient dans la branche ouest du Nil une partie des eaux de la branche de Damiette, ou coulaient parallèlement à la première. Au XVIII[e] siècle, les plus importants d'entre eux étaient la Firʿawniyya, dont le cours sinueux reste très visible, et le Baḥr al-Qarīnīn dont une branche, la Batanūniyya, rejoignait le Nil de Rosette [46]. Ces canaux servaient de voie de communication au moment de la crue. Ils jouaient en particulier un rôle décisif dans la commercialisation des récoltes. Or il n'y avait pas de canal est-ouest au centre et au nord du Delta, donc pas de moyen de gagner directement, depuis l'ouest du Delta, la branche de Rosette : cela explique aussi pourquoi si peu de *fallāḥūn* de la Buḥayra étaient allés s'installer dans la moitié orientale du Delta. La localisation des agglomérations d'accueil révèle ainsi la prééminence de la voie d'eau, même temporaire, sur la route ou plus exactement le chemin. Cela se conçoit relativement au transport des marchandises, bien moins coûteux par le fleuve et les canaux que par bât : mais pourquoi des individus se sont-ils également déplacés selon ces voies d'eau ? Ils ont en quelque sorte suivi leurs récoltes : le commerce avait dû de longue date les mettre en relations avec des agglomérations riveraines ou proches des itinéraires du commerce fluvial.

Le sommet du Delta est précisément la partie la plus fertile de la Basse-Égypte [47]. Les zones de fertilité les plus élevées se trouvent presque toutes au sud d'une ligne Mīt Ġamr-Ibyār ; elles sont rassemblées en bandes qui correspondent aux bourrelets alluviaux construits par les anciennes branches du Nil. La province de la Buḥayra n'offre des sols de qualité comparable à ceux du sommet du Delta, que le long du Nil de Rosette et du Baḥr Ramsīs, l'antique branche Canopique du fleuve. Dans le reste de la province l'alluvionnement est moins abondant et plus grossier que dans le Delta central [48]. De plus, la partie sud du Delta est, pour des raisons climatiques, celle qui présente les meilleures conditions pour les cultures du blé et du maïs [49]. Dans le Delta actuel, les régions les plus fertiles sont aussi les plus densément peuplées [50]. C'est là que l'on trouve le peuplement le plus concentré, en énormes villages anciens, occupés en continu, sans déplacements historiques ni éclatement en hameaux dus à des désertions [51]. La corrélation entre la répartition des villages d'installation des migrants de 1528, d'une part, et les cartes de qualité des sols et des très fortes densités rurales actuelles, d'autre part, est remarquable pour toute la moitié occidentale du Delta, à l'exception de la région de Tanta dont l'attraction de cette ville, encore mal dégagée au début du XVI[e] siècle, explique de nos jours les fortes densités. Il y a lieu de croire que les zones actuellement les plus peuplées l'étaient déjà à cette époque où elles attiraient de préférence à toute autre des immigrants venus d'une région défavorisée ; et que leur richesse favorisait leur peuplement, notamment par migrations. En résumé, pour

[46] Voir notamment Cl. Sicard, 1982, p. 140-142, notices du « Canal de Pharaon » et du « Canal de Quarinain ». Description détaillée de la Firʿawniyya dans Du Bois-Aymé et Jollois, « Voyage dans l'intérieur du Delta », *Description de l'Égypte*, 2[e] éd., Paris, Panckoucke, t. XV, 1826, p. 174 et 176-178 ; notice sur le canal de Qaryneyn *ibid.*, p. 190 et 192.

[47] Carte de fertilité des sols du Delta du Nil *in* S. Fanchette, 1997, p. 28.

[48] *Ibid.*, p. 24.

[49] J. Besançon, 1957, p. 153-155.

[50] S. Fanchette, 1997, carte des densités de population du Delta en 1986, p. 25, et commentaire p. 24 et 27.

[51] *Ibid.*, p. 164-166 et carte de dispersion de la population dans le Delta du Nil p. 167.

nos *fallāḥūn* migrants, les voies d'eau à partir de la branche de Rosette ont déterminé les directions de migration ; la richesse agricole des villages a décidé de leur installation.

## E. *Un comportement différent selon les villages*

L'examen de la dispersion des migrants, effectué cette fois par village d'origine, permet d'affiner l'image générale esquissée précédemment, en dégageant des préférences manifestes dans certaines localités.

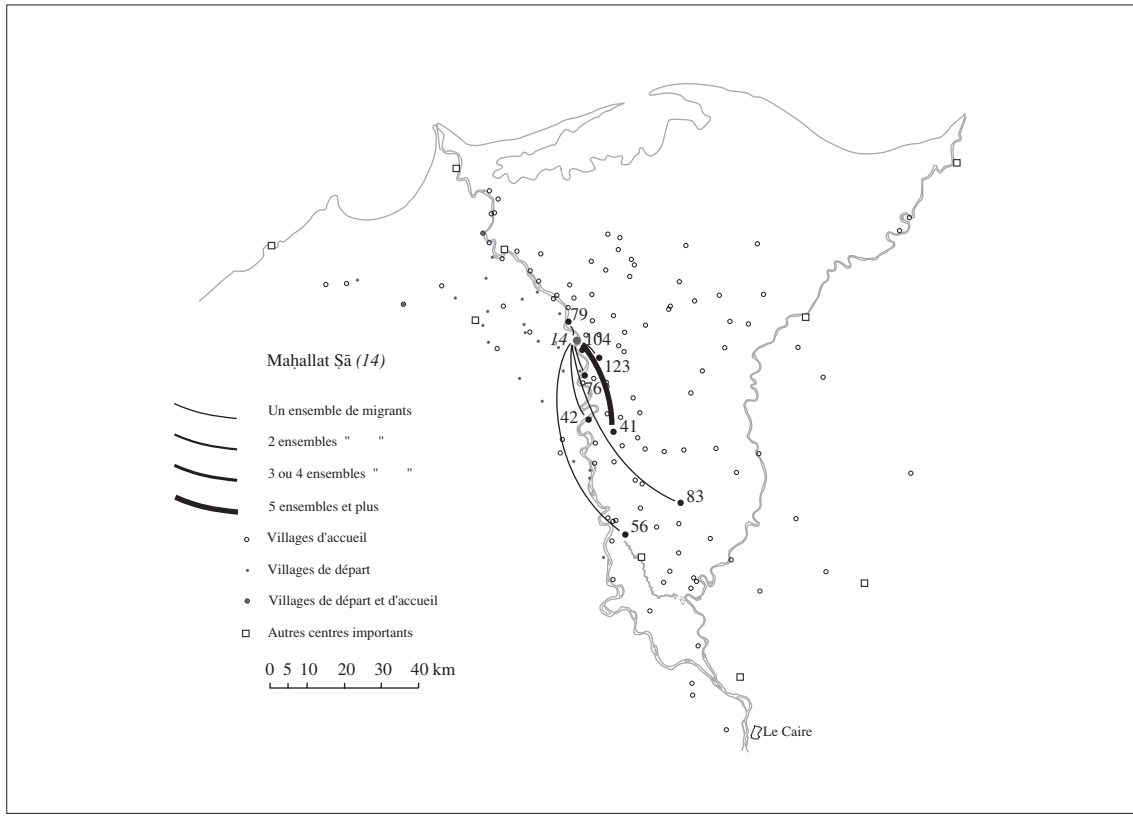
**1.** *Un village du fleuve : Maḥallat Ṣā* (Carte 3). Toutes les destinations des émigrants de ce village riverain se trouvent en rive droite de la branche de Rosette ou à proximité de celle-ci, ou sur les grandes voies d'eau transversales de la Minūfiyya et de la Ǧazīrat Banī Naṣr. Notons le cas exceptionnel des 32 individus s'étant installés, en 13 ensembles différents dont 9 familiaux, dans un village unique, Alṭā dans la Ǧazīrat Banī Naṣr, à une distance plutôt proche (26 km) de Maḥallat Ṣā ; c'est la plus grosse concentration du registre. L'agglomération apparaît manifestement liée au Nil, et l'ensemble des émigrants ont choisi de rester dans un espace de circulation qui leur était familier.

**2.** *Des villages moyens : Maḥallat Dāwud et Maḥallat Naṣr* (Carte 4). La carte de dispersion de leurs migrants correspond d'assez près à celle de l'ensemble des villages de la Buḥayra, avec quelques variantes. Maḥallat Naṣr est un des rares villages ayant connu des déplacements significatifs à l'intérieur de la Buḥayra ; tous les autres points de chute de ses migrants sont situés le long de l'axe de navigation défini plus haut. Maḥallat Dāwud a envoyé plusieurs de ses *fallāḥūn* dans la région d'Al-Maḥalla al-kubrā (6 villages d'accueil sur 13) : c'est un exemple de direction préférentielle caractéristique d'une localité particulière.

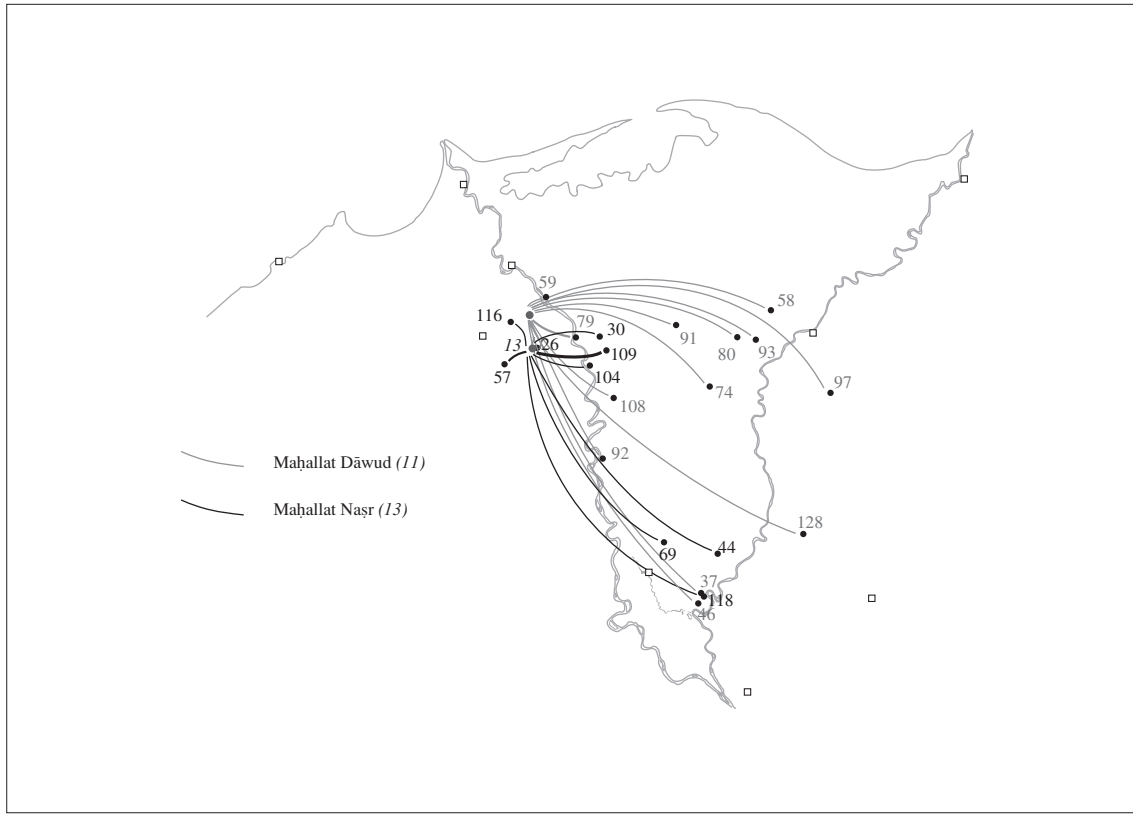
**3.** *Le cas particulier des* nāḥiya *du sud de la province : Wāqid, Maġnīn, Kawm Šarīk et Kafr Dāwud* (Carte 5). Les trois premières ont connu une émigration dirigée vers la moitié sud du Delta, dans un rayon plutôt limité, principalement la Ǧazīrat Banī Naṣr et la Minūfiyya. Kawm Šarīk a un émigrant dans le Fayyūm. Plus au sud, le village de Kafr Dāwud ne paraît déjà plus faire partie du même ensemble : si quatre de ses localités d'accueil sont proches, quatre autres sont situées dans le Ṣaʿīd, dont trois dans la Ǧīziyya et une dans la Manfalūṭiyya, en Moyenne-Égypte. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les agents villageois enquêtés ont pu préciser dans les quatre cas la localité d'accueil, tout éloignée fût-elle : le Ṣaʿīd n'était pas ressenti par eux comme ce monde étranger qu'il représentait pour les villageois habitant plus au nord. De fait, au XVIII^e^ siècle le terroir de Kafr Dāwud était situé, avec celui d'Al-Ṭarrāna immédiatement au sud, à l'extrémité du canal qui depuis l'entrée du Fayyūm longeait la bordure du désert libyque et servait de drain naturel au nord de la province de la Bahnasāwiyya et à la Ǧīziyya. D'un point de vue hydrographique, Kafr Dāwud appartenait ainsi au même ensemble que la Ǧīziyya [52].

**4.** *Deux bourgades aux larges horizons : Qarāqīš et Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān* (Carte 6). L'une et l'autre envoient leurs émigrants aussi bien près que loin, dans la province même, le long de la branche de Rosette, dans la Ġarbiyya, mais aussi vers des destinations peu

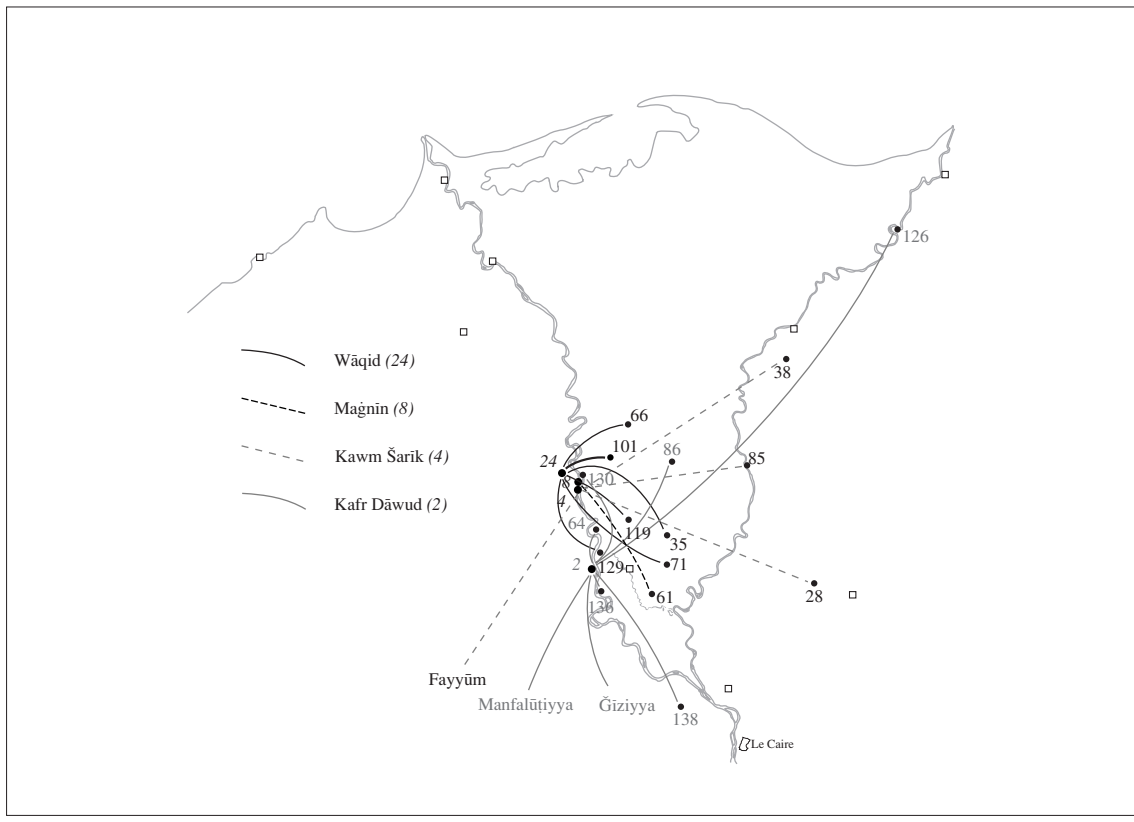
[52] *Atlas* de la *Description de l'Égypte*, feuilles 21, 25, 29.



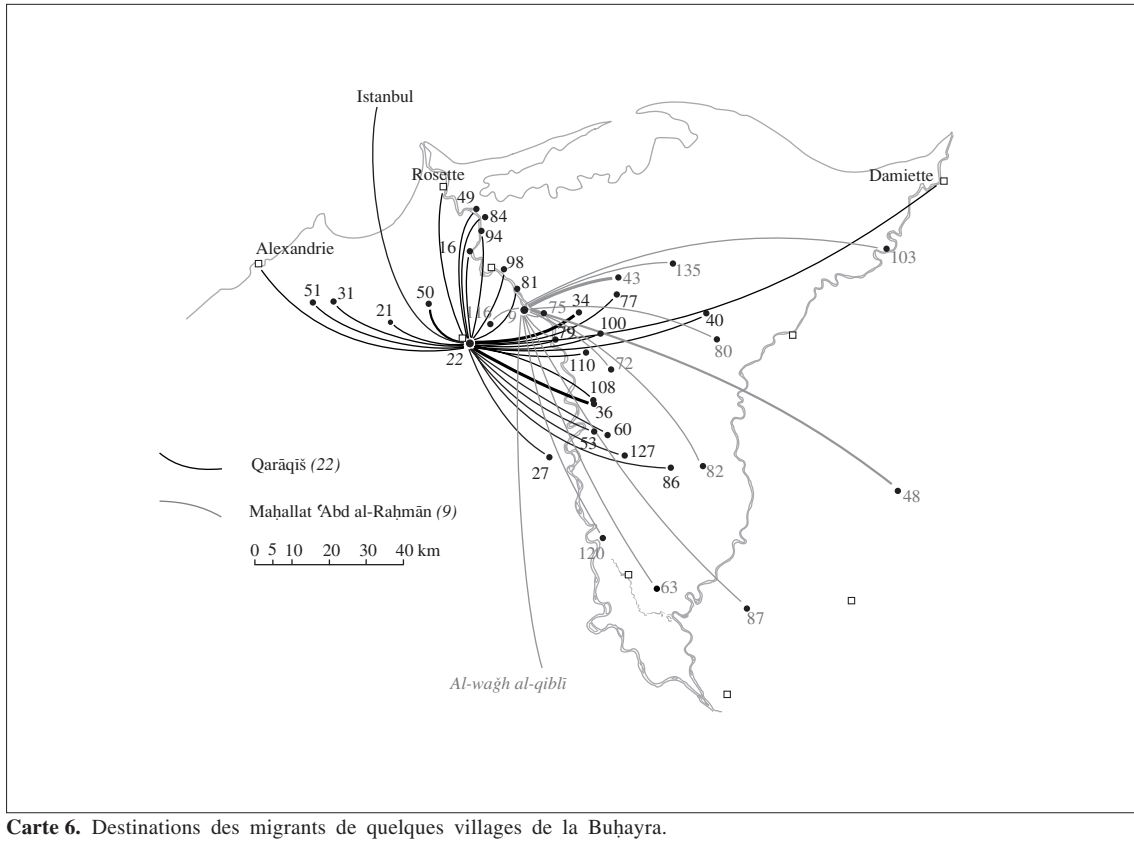

**Carte 3.** Destinations des migrants de quelques villages de la Buḥayra.




**Carte 4.** Destinations des migrants de quelques villages de la Buḥayra.




**Carte 5.** Destinations des migrants de quelques villages de la Buḥayra.




**Carte 6.** Destinations des migrants de quelques villages de la Buḥayra.

atteintes par les *fallāḥūn* des autres villages, comme les provinces situées à l'est de la branche de Damiette ; en outre, Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān compte un émigrant dans la Haute-Égypte, et Qarāqīš un ou deux dans chacun des ports méditerranéens d'Égypte, ainsi qu'à Istanbul. À quoi attribuer cette ampleur singulière des déplacements ? Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān, quoique située sur le Nil comme Maḥallat Ṣā, n'apparaît pas comme un village du fleuve. Des migrations aussi importantes et diverses seraient-elles le reflet d'autres relations, commerciales ou autres, ne passant pas nécessairement par les voies fluviales ? Nous ignorons malheureusement si ces deux *nāḥiya* étaient des lieux de marché. Qarāqīš a vraisemblablement profité de sa proximité de Damanhūr, à 2 km de là : le chef-lieu de la province était certainement un centre commercial et non pas seulement un marché de biens locaux, et les cultivateurs qui l'approvisionnaient avaient l'occasion de rencontrer des gens venus des ports de Méditerranée et d'ailleurs. Quant à Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān, c'est un village situé en face et à 3 km de Disūq, alors comme aujourd'hui très grand centre de pèlerinage au tombeau d'Ibrāhīm al-Disūqī, reconnu en Égypte au XVI^e^ siècle comme l'un des quatre pôles de la sainteté [53]. Le *mawlid* ou pèlerinage annuel devait fournir une occasion extraordinaire de nouer des liens avec des individus venus de toutes les régions, au moins du Delta.

L'étude au cas par cas des villages confirme les grandes tendances dégagées précédemment. Elle montre aussi le rôle des conditions locales qui imprimèrent aux migrations depuis chaque village ses caractères spécifiques. À cette échelle locale, le choix des lieux d'installation fut plus réduit que ne l'a laissé d'abord penser la cartographie générale du phénomène. Mais l'idée d'un choix est-elle pertinente ? Les causes, les volontés ou les contraintes qui mirent en branle les émigrants apparaissent diverses, au moins autant que les directions qui furent adoptées. Fruit des conditions géographiques, révélatrices de tendances lourdes de la population, elles résultèrent d'abord de circonstances qu'il importe de démêler avant de proposer une caractérisation et par là même, une explication de ces migrations.

## Le document dans son contexte. Une province sinistrée

Les documents uniques ont le défaut de résister durement aux tentatives faites pour les expliquer. C'est le cas du cadastre de 1528 pour la Buḥayra. La date même des migrations enregistrées par les agents du cadastre n'est précisée que de manière exceptionnelle [54]. Le *ḳānūnnāme* de 1525 avait accordé la prescription pour les départs antérieurs à la conquête de l'Égypte, qui avait eu lieu au début 1517 [55] : à moins que d'autres mesures de prescription aient été décidées dans l'intervalle, nous sommes en présence ici de migrations s'échelonnant

[53] C. Mayeur-Jaouen, *Al-Sayyid Aḥmad al-Badawī. Un grand saint de l'islam égyptien*, Le Caire, IFAO (*TAEI* XXXII), 1994, notamment p. 27-28 et 526 ; M. Winter, *Society and Religion in Early Ottoman Egypt. Studies in the Writings of ʿAbd al-Wahhāb al-Shaʿrānī*, New Brunswick, London, Transaction Books (« The Shiloah Center for Middle Eastern and African Studies. Tel Aviv University. Studies in Islamic Culture and History »), 1982, p. 120-121 n. 47.

[54] Cf N. Michel, 2000, p. 554. La date est précisée deux fois : DT 4651 f. 176 r° (2 ans, pour Qaryat al-Šayḫ) et f. 1 r° (1 an, pour Al-ʿAṭf).

[55] N. Michel, 2000, p. 549, et Ḳānūnnāme-i Mıṣır, §182.

de 1517 à 1528, et sans doute pas de toutes puisqu'il a pu y avoir des retours, volontaires ou forcés, ou des remplacements d'absents par des *fallāḥūn* « fixés » (*qarār*) ou eux-mêmes immigrants.

Les superficies de terres cultivées qui ont été enregistrées en 1528 ne peuvent être comparées qu'avec celles du précédent cadastre, le *rawk al-nāṣirī* de 1315. Or un tel écart chronologique n'informe pas sur la conjoncture : les chiffres de 1315 n'ont donc pas d'intérêt ici. Il faut examiner les chiffres de 1528 en eux-mêmes. Ils montrent qu'en termes absolus la situation de la Buḥayra n'était pas bonne – c'est un euphémisme. La province était très loin d'être exploitée au maximum de ses capacités. Sur les 40 villages pour lesquels le cadastre de 1528 fournit des chiffres de superficie complets, seuls 48,3 % de la superficie avaient été effectivement mis en culture (*muzdaraʿ*), soit 22 866 feddans sur un total de 47 390. Le sous-peuplement de la province était donc patent. Le reste, un peu plus de la moitié (51,7 %) des terres labourables, était laissé en friche [56] : certaines depuis longtemps (*būr qadīm, ḫirs* ou *sibāḫ* [57] *:* 23,0 %, 10 881 f.) et les autres (28,8 %, 13 643 f.) justement du fait du départ de ces émigrants, que l'administration cherchait à remplacer en confiant la remise en valeur de leurs terres soit à d'autres *fallāḥūn,* soit à de plus grands personnages [58]. Ces chiffres révèlent que les migrations ici étudiées, ayant entraîné dans l'immédiat l'abandon de près des trois dixièmes des terres cultivées dans 40 des 55 villages, ont constitué une véritable hémorragie d'hommes et de ressources. Le phénomène était d'une ampleur forcément exceptionnelle. Il s'est produit dans un contexte déjà déprimé, dont témoignent les 23 % de friches anciennes, et cette longue dépression fut peut-être la première incitation au départ. Tel quel, cependant, il appelle d'abord des explications plus conjoncturelles, liées aux années 1517-1528 durant lesquelles ont dû se produire les départs des *fallāḥūn*.

La situation économique générale ne nous est pas connue [59]. Le gouverneur d'Égypte Ibrāhīm Paşa avait en 1525 stabilisé le système monétaire spécifique de l'Égypte [60]. La conjoncture agricole des années précédant immédiatement le cadastre n'était pas mauvaise. Nous le déduisons du fait que la Porte avait autorisé des exportations de grains (« froments » et fèves) d'Alexandrie pour Venise, alors dans les affres de la guerre contre Charles Quint : ces extractions sont attestées à partir de l'hiver 1526-1527 ; en août 1528, un mois après l'achèvement du cadastre de la Buḥayra, on chargeait encore des fèves au port d'Alexandrie [61]. On sait que les exportations, et surtout au bénéfice des chrétiens, étaient interdites sitôt que paraissait le risque de disette, par crainte notamment d'émeutes

[56] L'étendue extraordinaire de ces friches suppose un paysage rural très différent de celui auquel nous sommes habitués.

[57] Pour le sens de ces termes, voir notamment Gl. Frantz-Murphy, 1986, p. 83-84.

[58] N. Michel, 2000, p. 542-543 : catégories 2b, 4b et 4c ; et p. 554-555.

[59] On évoque en général la dépression dans le commerce des épices, que provoqua pour l'Égypte le contournement de l'Afrique par les Portugais. Cette dépression affecta les revenus douaniers du sultanat mamelouk, puis de la province ottomane d'Égypte ; mais nous n'avons aucune idée des répercussions éventuelles sur l'économie rurale. Un surcroît de pression fiscale pouvait entraîner, selon la manière dont elle était organisée, des conséquences positives ou négatives sur la production et le peuplement.

[60] Voir en dernier lieu M. Tuchscherer, « Quelques réflexions sur les monnaies et la circulation monétaire en Égypte et en mer Rouge au XVI^e^ et au début du XVII^e^ siècle », *AnIsl* 33, 1999, p. 263-281, notamment p. 263-265 et 269-270.

[61] Nombreuses références dans Marino Sanudo, t. 45, col. 340 ; t. 46, col. 72, 219, 288, 383, 479, 549 ; t. 47, col. 101-102, 522-523 ; t. 48, col. 187, 214, 268 ; t. 49, col. 6, 91, 108.

urbaines [62]. Comme la province d'Égypte semble par ailleurs avoir été tranquille depuis le gouvernorat d'Ibrāhīm Paşa (1525), les migrations révélées par le cadastre de 1528 ont toute chance de s'être produites antérieurement. Et cela expliquerait du même coup pourquoi certaines des terres abandonnées par les migrants avaient déjà été récupérées par d'autres *fallāḥūn* ou par de grands personnages. Reste, si la plupart des migrations ont eu lieu avant 1525, à éclairer les raisons pour lesquelles tant de *fallāḥūn* ne sont pas rentrés par la suite dans leur village.

Les événements politiques ayant suivi la conquête de l'Égypte par les Ottomans nous sont bien connus jusqu'en 1525 [63]. Les deux provinces extrêmes du Delta, la Buḥayra à l'ouest et la Šarqiyya à l'est, apparaissent souvent dans notre principale source, la chronique d'Ibn Iyās, parce qu'elles connaissaient une présence bédouine particulièrement forte, et source de problèmes sans fin [64]. La province de la Buḥayra était, à l'extrême fin de l'époque circassienne, dominée par un cheikh arabe, Al-Ǧuwaylī, qui avait réussi à contenir les déprédations des Bédouins ; après sa mort, dans les premiers jours de janvier 1514, ceux-ci reprirent leurs brigandages [65]. Le chroniqueur de cette période, Ibn Iyās, est en général vague sur la localisation [66] et l'ampleur de leurs ravages ; il lui arrive cependant de fournir des informations plus précises. Il nous montre en mars 1522 une tribu faire irruption dans un village, piller les aires à battre [67] et faire paître ses montures dans les champs [68]. Comme les Bédouins élevaient peu de bovins [69], indispensables au contraire aux cultivateurs, et qu'ils

[62] Sur les refus d'extraction des grains pour l'Italie en 1555, puis en 1560-1561, voir M. Aymard, *Venise, Raguse et le commerce du blé pendant la seconde moitié du XVI^e siècle*, Paris, SEVPEN («École pratique des hautes études - VI^e section. Centre de recherches historiques. Ports - Routes - Trafics» 20), 1966, p. 125 et 134.

[63] Les deux sources essentielles sont Ibn Iyās jusqu'en 1522 et Diyārbekrī ; celui-ci a utilisé la dernière partie, perdue, d'Ibn Iyās, pour les années 1522-1525, comme l'a démontré B. Lellouch, «Le douzième *ǧuz'* perdu des *Badā'iʿ al-zuhūr* d'Ibn Iyās à la lumière d'une chronique turque d'Égypte», *Arabica* 45, 1998, p. 88-103. Pour l'ensemble de la période, les *Diarii* de Marino Sanudo apportent des compléments d'information précieux. Pour l'histoire politique de cette période, voir en dernier lieu M. Winter, «The Ottoman Occupation», *The Cambridge History of Egypt*. I. *Islamic Egypt, 640-1517*, Carl F. Petry (ed.), Cambridge U.P., 1998, p. 490-516.

[64] La présence bédouine dans le Delta à la fin de l'époque mamelouke a été analysée par J.-Cl. Garcin, 1978, p. 155-162. Sur les Bédouins dans les années 1517-1525, M. Winter, 1992, p. 79-90.

[65] Ibn Iyās, éd. M. Muṣṭafā, t. 4, p. 353 l. 18-20 ; p. 357 l. 15-16 ; p. 359 l. 15-16 = trad. G. Wiet, 1955, t. I, p. 329-330, 333, 335.

[66] Et d'autant plus qu'il utilise les termes Ġarbiyya et Šarqiyya tantôt dans leur sens précis pour désigner ces deux provinces, tantôt dans leur sens large, qui est celui de parties ouest et est du Delta séparées l'une de l'autre par la branche de Damiette.

[67] *Ǧurūn*, aires à battre et non «granges» comme le traduit G. Wiet, 1960, t. II, p. 426 = éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 443 l. 11-15. La date paraît précoce, mais plusieurs sources contemporaines attestent que la moisson des céréales pouvait déjà avoir eu lieu : par exemple au début mars, Prosper Alpin, *Histoire naturelle de l'Égypte. 1581-1584*, trad. R. de Fenoyl, Le Caire, IFAO (Collection des Voyageurs occidentaux en Égypte 20), 1979, vol. 1, p. 18. Les aires pouvaient aussi servir au foulage ou au broyage du trèfle et d'autres fourrages secs. Autre exemple : en ǧumādā II 927 / 9 mai-6 juin 1520, les Arabes de la Šarqiyya «pillèrent la récolte des villages» (*nahabū muġall al-ḍiyāʿ*), *ibid.*, éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 396 l. 21-22 = trad. G. Wiet, t. II, p. 382.

[68] Ibn Iyās relate ailleurs que les troupes du gouverneur Ḫāyrbak, durant une expédition en Šarqiyya contre une tribu, en janvier 1520, laissèrent de même leurs chevaux brouter dans les champs (*fa-raʿā al-ʿaskar zarʿ al-bilād*) : éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 326 l. 9 = trad. G. Wiet, t. II, p. 314.

[69] Voir *ibid.*, éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 443 l. 11-15 = trad. G. Wiet, t. II, p. 426, les Arabes de la tribu ʿAzzāla sont à leur tour pillés par Ismāʿīl, neveu d'Al-Ǧuwaylī, qui fait main basse sur leurs chameaux, chevaux et moutons : pas de bovins mentionnés. Cependant, en septembre 1516, quand se répand la nouvelle de la défaite et de la mort du sultan Al-Ġūrī à Marǧ Dābiq, les Bédouins ravagent les environs d'Al-Manzala (nord de la Šarqiyya) et «il ne reste plus guère de bétail, tant bœufs que moutons» : éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 81 l. 22 à p. 82 l. 3 = trad. G. Wiet, t. II, p. 78.

ne raflaient apparemment pas non plus les personnes [70], c'était surtout sur le produit des récoltes que devaient porter les pillages, et non pas sur le capital d'exploitation : il y a donc lieu de penser que les déprédations passagères des Bédouins provoquaient seulement des fuites temporaires.

Les troubles politiques qui ont affecté le Delta à partir de l'arrivée des Ottomans prirent un tour plus grave que cette insécurité endémique. Ils furent occasionnés par les relations parfois conflictuelles des nouveaux maîtres ottomans avec les tribus arabes de la province, une première fois en 1517, puis pendant la révolte d'Aḥmad Paşa [71]. Les zones ayant eu le plus à souffrir de ces troubles se situaient cependant, si nous suivons les deux principales sources, Ibn Iyās puis Diyārbekrī, dans d'autres provinces : la Qalyūbiyya en mars 1517, la Šarqiyya en 1517 puis durant la campagne de Ḫāyrbak en janvier 1520 [72], Al-Maḥalla al-kubrā et la Šarqiyya durant la révolte des Circassiens en juin 1523 [73]. Le principal chef arabe de la Buḥayra, Ismāʿīl neveu d'Al-Ǧuwaylī, prouva sa loyauté envers les Ottomans durant les troubles de 1523-1524 et s'appuya sur eux pour repousser les attaques répétées de Bédouins du Ǧabal al-Aḫḍar, à l'ouest du Delta [74]. D'autre part, à la différence d'autres zones du Delta, les Mamelouks circassiens présents en Buḥayra ne paraissent pas avoir pris part aux deux soulèvements anti-ottomans de 1523 et 1524 : au contraire, en juin 1523, le gouverneur (*kāšif*) de la province, Fāris b. Özdemir, participa avec 400 cavaliers mamelouks, du côté ottoman, à la bataille qui décida de la défaite des révoltés [75]. La loyauté de cet officier, lui-même Circassien, envers les Ottomans reçut quelques mois plus tard une confirmation éclatante, puisqu'il fut nommé *amīn al-ḥaǧǧ* de 929/1523 [76], fonction qu'on ne lui aurait sans doute pas confiée si sa province n'avait pas été jugée alors tranquille. Les razzias des Bédouins n'avaient pourtant pas cessé tout à fait : Diyārbekrī en signale en ǧumādā II 929 / 17 avril-15 mai 1523, commises par cinq tribus arabes du Ǧabal al-Aḫḍar, puis en ǧumādā II 930 / 7 mars-5 avril 1524 [77]. Notons qu'encore dans ces deux derniers cas, comme dans celui de 1524 mentionné plus haut, les raids bédouins se produisirent durant la soudure précédant la récolte des céréales d'hiver. Voilà ce que nous pouvons tirer des chroniqueurs : mais leurs informations sont si brèves et vagues sur les provinces, que nous ne pouvons en tirer d'emblée de conclusions sur l'état réel de ces dernières.

À ce stade de l'enquête, après examen du contexte, plusieurs explications peuvent être avancées pour le départ des quelque quatre cents *fallāḥūn* que nous étudions ici. La plus simple serait le souhait de quitter des zones de forte insécurité, soit du fait de rapines ou de destructions, soit de réquisitions abusives des troupes qui à quelques périodes ont traversé la province, soit parce que le brigandage se serait développé. Le dépeuplement ancien et

[70] Ibn Iyās aurait sans doute signalé des cas d'enlèvements de personnes s'il en avait eu connaissance, car il dénonce avec une extrême indignation les rafles d'enfants et de femmes de paysans qui furent commises en mars 1517 dans la Šarqiyya par Ǧanbirdī Ġazālī ; il note d'ailleurs que les nouvelles autorités ottomanes réprouvèrent ces agissements, éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 168 l. 17 à p. 169 l. 2 = trad. Wiet, t. II, p. 163.

[71] Voir notamment M. Winter, 1992, p. 7, 80-82, 86-87.

[72] *Ibid.*, p. 80, 81, 83-84, avec les références.

[73] B. Lellouch, 1999, p. 90, d'après Celāl-zāde Muṣṭafà et Diyārbekrī.

[74] M. Winter, 1992, p. 86-87.

[75] B. Lellouch, 1999, p. 100, d'après Celāl-zāde Muṣṭafà.

[76] M. Winter, 1998, p. 102, d'après Al-Ǧazīrī. Le *ḥaǧǧ* eut lieu cette année-là début novembre 1523.

[77] Diyārbekrī, British Library, Add. 7846, f. 291 r° et 378 r° (Références aimablement communiquées par Benjamin Lellouch).

les désordres du temps ont pu entraîner une désorganisation du système hydraulique, rendre plus malaisés les investissements essentiels en bêtes ou en semences, l'embauche de main-d'œuvre. Répétons-le pourtant, si nous suivons les chroniqueurs, il ne semble pas que la Buḥayra ait souffert beaucoup plus que d'autres régions, surtout après 1518. Mais ces sources sont insuffisantes ; de plus, les conditions politiques ont peut-être contribué à faire ressentir comme plus insupportable la situation préexistante, déjà des plus médiocre. Encore cette explication, satisfaisante sur le plan le plus général, n'est pas étayée localement : la situation agricole dans les villages de départ n'était en effet pas nécessairement pire que dans les autres [78]. Il est probable aussi que les troubles, en particulier la révolte d'Aḥmad Paşa en 1524, ont favorisé un relâchement du contrôle administratif dont ont profité beaucoup de candidats à la migration, et ce pour des raisons qui pouvaient dépasser de beaucoup la recherche d'un lieu plus sûr. Car toutes ces explications ne sont que des hypothèses, que nous ne recevons que selon que nous accordons par principe plus ou moins de crédit aux causes politiques des phénomènes sociaux. L'analyse historique bute devant la minceur de notre documentation. Nous allons tâcher d'y remédier en cherchant des comparaisons avec d'autres migrations rurales mieux connues.

## Caractérisation démographique de ces migrations

### A. *L'apport de la démographie historique*

Le registre de 1528 est à la fois précis et exceptionnel, comme le sont la plupart de ceux sur lesquels se penchent les historiens de l'ère pré-statistique (en gros, XIII^e^-XVIII^e^ siècles pour l'Europe occidentale ; XV^e^-XIX^e^ siècles pour les Balkans et l'Anatolie). Comparé à la documentation ordinaire sur laquelle s'est édifiée la démographie historique médiévale et moderne, notre registre apporte une information rare : une liste des émigrés classés par origine [79], là où le plus souvent l'on ne dispose que de coupes statistiques (par rôles d'impôts, recensements de feux ou de têtes, registres d'inscription des baptêmes, mariages et sépultures) qui autorisent, au mieux, une étude de l'immigration par lieu d'installation. L'étude des migrations a de ce fait privilégié l'immigration urbaine et quelques cas particuliers de migrations à l'étranger. Les travaux sur les migrations de village à village, qui nous occupent ici, ont été cependant assez nombreux pour dégager de grands traits caractéristiques des populations anciennes [80].

[78] La proportion des friches anciennes, dans les 22 villages de départ pour lesquels le registre fournit des chiffres complets de superficie, était de 24,8 % ; chiffre très proche de celui calculé pour l'ensemble des 40 villages (23,0 %). C'est-à-dire que les villages qui n'ont pas été affectés par les migrations n'étaient pas, globalement, mieux lotis que ceux qui ont connu des départs.

[79] R. Fossier, 1964, a étudié un document voisin : les listes de serfs de l'abbaye de Cîteaux d'après des aveux échelonnés de 1367 à 1464. 22 serfs ont émigré sur un total de 148 : *ibid.*, p. 189.

[80] Voir notamment la typologie des migrations proposée par J.-P. Poussou, 1970, p. 22-23.

Dans les campagnes françaises des XVII^e-XVIII^e siècles domine une quasi-immobilité de la population rurale (compte non tenu de migrations saisonnières de travail, souvent de plus grande ampleur), remarquablement stable soit dans sa paroisse, soit dans un groupe de paroisses voisines : cette micro-mobilité pouvait à la longue provoquer des glissements de population dans des directions préférentielles. Le « modèle sédentaire [81] » qui a été dégagé pour la France moderne ne doit cependant pas être transposé à l'ensemble des populations anciennes. Le Bas Moyen Âge, pour lequel, en dépit de l'absence de registres paroissiaux, les historiens d'Europe occidentale disposent d'une documentation abondante, montre un tableau tout à fait différent.

L'ensemble de l'Europe – comme du Proche-Orient – a subi de plein fouet la Peste Noire et les retours plus ou moins périodiques de l'épidémie ; en outre, la France a été dans la plupart de ses régions ravagée par la guerre de Cent Ans. Au désastre démographique succéda, à partir du deuxième ou troisième quart du XV^e siècle et selon une chronologie différenciée, une reprise vigoureuse [82]. Cette reprise avait des causes purement démographiques : une moindre virulence des retours de l'épidémie et une reprise de la fécondité. Les oscillations spectaculaires (la population a baissé plus ou moins de moitié entre le début du XIV^e et le deuxième quart du XV^e siècle, par endroits de plus des trois quarts) furent accompagnées de migrations de grande ampleur, par le nombre et la distance : quête d'un refuge en temps de dévastations militaires ou de brigandage, puis, à l'époque de la reprise démographique, colonisation de terres incultes ou réoccupation de sites désertés par l'afflux de ruraux venus souvent d'autres provinces.

Les migrations de repeuplement ont été conditionnées par la conjonction de deux facteurs : la reprise de la croissance naturelle et le retour à une plus grande sécurité. Les études locales montrent à peu près partout un repeuplement rapide. Les terres les plus riches furent réoccupées en priorité, et souvent par des « forains » (venus d'autres régions), dont l'afflux fut particulièrement abondant durant les premières décennies de la reprise [83]. Les seigneurs utilisèrent fréquemment dans les premiers temps la formule de l'acensement non pas à un individu, mais à un groupe, en général d'une même famille, ou à un tel et ses « alliés » (*socii*) ; on en revint ensuite à la formule ordinaire de l'acensement individuel [84]. C'est en effet un phénomène général que, durant la phase de plus grande intensité, les migrations de peuplement se firent en groupe [85]. Pendant environ une génération, le contraste devint maximal entre, d'un côté, les zones plus fertiles, moins atteintes par les épidémies, moins

[81] Ce modèle est exposé par J. Dupâquier (dir.), t. 2, 1995, p. 101-105 et 114-116.

[82] *Id.*, t. 1, 1995, notamment p. 354-360, 367-385, 395-406.

[83] Exemple de l'Île-de-France étudié par G. Fourquin, 1964, notamment p. 423-425 : le repeuplement commence très vite après la conclusion de la trêve de Tours (1444) qui éloigne la guerre de la région ; 69 des 93 immigrants connus par les documents se sont installés avant 1475.

[84] J. Dupâquier (dir.), t. 1, 1995, p. 381 ; voir aussi p. 371. Acenser une terre, c'est la confier à perpétuité à un tenancier en échange d'une redevance (le cens) et de la reconnaissance des droits éminents du seigneur sur cette terre. Belle étude de ces acensements par J. Lartigaut, 1978, p. 65-82. La chronologie des acensements collectifs est remarquablement resserrée dans cette région : 74 actes sur 90 de ce type ont été conclus entre 1440 et 1459, *ibid.*, tableau p. 73.

[85] Exemple du Limousin, J. Tricard, 1996, p. 100 : « Les solidarités familiales et villageoises jouent souvent en faveur de l'émigration. Parents, alliés, voisins partent ensemble et laissent des vides considérables dans les campagnes limousines. » Voir aussi *ibid.*, p. 107.

dévastées par les guerres et le brigandage et qui alors se repeuplaient vite grâce à la récupération démographique et à l'afflux d'immigrants souvent groupés, et de l'autre côté les zones les plus pauvres, les plus touchées par les calamités précédentes, dont les friches restaient très étendues et d'où l'on partait encore [86]. Aussi surprenant soit-il, ces départs des régions les plus pauvres vers les régions en reconstruction rapide ont provoqué localement de véritables hémorragies [87] et ont retardé le repeuplement des premières, au bénéfice évident des secondes.

La situation de la Buḥayra présente, on le voit, tant de points communs avec celle qui vient d'être décrite pour la France du XV^e^ siècle, qu'une comparaison plus serrée s'impose. Les mouvements de population étant dans un tel modèle déterminés par deux facteurs, l'alternance de l'insécurité et de la sécurité, et les ravages de l'épidémie, l'attention doit se porter sur le double contexte, politique et démographique, de la Buḥayra et plus généralement de la Basse-Égypte au commencement de l'époque ottomane.

## B. *La conjoncture démographique au début du XVI^e^ siècle*

En suivant le modèle démographique du Bas Moyen Âge français, nous partirons de l'hypothèse que les migrations enregistrées témoignent de la reprise démographique alors en cours dans le centre et le sud du Delta, reprise récente en termes de décennies, ayant débuté au plus tôt depuis vingt à trente ans, soit dans les années 1490 ou vraisemblablement plus tard. Elles attestent aussi d'une sécurité dans les zones d'accueil non pas certes complète, mais au moins convaincante pour les migrants qui s'y installent. La Buḥayra ne connaissait pas encore de reprise, soit pour des raisons démographiques, soit du fait d'une insécurité persistante avant 1528. Nos connaissances permettent-elles de vérifier ces hypothèses ?

La démographie de l'Égypte à la fin de l'époque mamelouke fait débat [88]. Y eut-il reprise après les pertes dues à la Peste noire (1348-1349) et à ses retours, dont celui, particulièrement meurtrier, de 1430 ? Michael Dols l'a avancé, avec prudence, au vu d'une moindre fréquence des pestes après 1460 et jusqu'au XVII^e^ siècle, mais comme des épidémies sont signalées par les chroniqueurs de l'époque mamelouke jusqu'en 1513, Boaz Shoshan a contesté l'existence même d'une reprise [89]. Cependant en l'absence de comptages de la population, les simples listes chronologiques des retours de la peste ne constituent pas une preuve décisive.

[86] Exemple de l'Île-de-France des années 1444-1465 longuement étudié par G. Fourquin, 1964, p. 433-437 et 440 : « À la veille du déclenchement de la guerre du Bien Public [1465], l'opposition entre villages et terroirs renaissants et villages et terroirs toujours désolés était peut-être plus forte qu'elle n'avait jamais été. » La restauration des terroirs pauvres fut plus lente, des années 1470 à 1520 : *ibid.*, p. 443 et 446-448.

[87] C'est notamment ce qu'a relevé J. Tricard, 1996, à propos du Limousin, région de départ au XV^e^ siècle, p. 100 et p. 114 : « Bien des communautés, tirant la leçon de ces difficultés permanentes ont préféré (...) chercher fortune ailleurs. Montrant l'exemple et amorçant la migration des autres, elles ont porté un rude coup au peuplement du Limousin. » Autre exemple plus tardif avec les migrations de repeuplement du royaume de Grenade, B. Vincent, 1994, p. 389.

[88] Exposé du débat par J.-Cl. Garcin, 2000, p. 51-54. Les études les plus poussées de la démographie à l'époque mamelouke sont dues à M.W. Dols, 1977, notamment chap. V « The Demographic Effects of Plague in Egypt and Syria » ; *id.*, 1979 et 1981. Michael Dols a développé l'idée des effets différenciés de la peste bubonique et de la peste pulmonaire, hypothèse que la faiblesse de la documentation ne permet pas de pousser assez loin.

[89] B. Shoshan, 1981, notamment p. 387 n. 2 et tableau p. 395-400. Le débat, depuis, s'est figé faute de nouveaux documents.

L'Europe à la même époque continua à être affectée par des pestes, qui furent particulièrement répétées dans les premières années du XVI^e siècle, et dont les contemporains ont souvent laissé des tableaux effrayants, justifiés d'ailleurs par l'ampleur des pertes humaines [90] : elles n'empêchèrent pourtant pas une vigoureuse poussée de la population.

Dans les années qui suivirent la conquête ottomane, l'Égypte connut encore une épidémie de peste, au printemps 1524, documentée surtout par les *Diarii* de Marino Sanudo [91]. C'est certainement cette épidémie qui explique la forte mortalité que le registre de 1528 a évoquée dans un village de la Buḥayra. À Lūqīn, le *ḫarāǧ* est divisé en 24 carats : 6 pour les *fallāḥūn* présents, 12 pour les absents (correspondant à près de la moitié du terroir récemment en culture et désormais en friche : 409 f. sont en friche, *būr,* et 413 f. sont cultivés, *muzdaraʿ*), et 6 carats (correspondant donc à environ 206 f.), du fait du décès de leurs *fallāḥūn,* ont été confiés à un cheikh arabe. La liste des décédés comprend 6 ensembles, à savoir : 4 ensembles d'un seul nom, un ensemble de 4 individus (« X, ses frères et ses cousins »), un dernier « X et ses cousins ». Ces cousins, ou membres d'un même lignage, décédés, semble-t-il, tous en même temps, habitaient-ils la même maison, ou du moins un ensemble de demeures voisines ? C'est possible, mais non certain. Quelques autres notices de villages dans le registre signalent incidemment un ou deux décédés parmi la masse des émigrés [92], mais rien d'aussi spectaculaire que le cas de Lūqīn, seul village à avoir été touché massivement. La peste de 1524, dans la province, ne fut donc que ponctuellement sévère.

Au-delà de simples chronologies nous disposons de quelques indications chiffrées, à défaut de connaître l'évolution de la population elle-même. Ibn Iyās relate que le règne d'Al-Ġūrī (1501-1516) connut trois pestes, pour chacune desquelles il donne le maximum des décès enregistrés en un jour au Caire par le *dīwān al-ḥašriyya* [93] : 100 en 1505, 415 au printemps 1505 et 365 au printemps 1513 [94]. Or le maximum enregistré au même *dīwān* avait été de 400 en 1430 et de 316 en 1460, les deux épidémies réputées les plus meurtrières du XV^e siècle [95].

[90] J. Dupâquier (dir.), t. 1, 1995, p. 327. Voir notamment l'exemple des pestes à Barcelone aux XV^e-XVI^e siècles, connues par des statistiques précises et étudiées par J.-N. Biraben, 1975, t. I, p. 198-218. Pour l'Espagne intérieure, chronologie par Pérez Moreda (Vicente), *Las crisis de mortalidad en la España interior. Siglos XVI-XIX*, Madrid, Siglo Veintiuno de España editores, 1980, p. 248-249 : pestes en Castille en 1504, 1506, 1507 (la plus grave), 1518, 1519, 1524, 1527-1530.

[91] M. Sanudo, *Diarii*, t. 36, 1892, col. 433, 435-436, 485-486. Les chiffres qu'il donne sont fantaisistes : 10 000 victimes par jour, voire 24 000 en deux jours. Voir aussi Diyārbekrī, British Library, Add. 7846, f. 329 r°, 338 r°-v° (références aimablement communiquées par Benjamin Lellouch).

[92] Cela ne signifie pas que l'épidémie ne fit pas d'autres victimes : n'ont été enregistrés au cadastre que les décès de *fallāḥūn* ayant entraîné l'abandon de la terre dont ils avaient la charge ; ceux pour lesquels on a pu trouver un remplaçant n'apparaissent pas.

[93] À partir des chiffres fournis par Al-Maqrīzī pour la peste de 1430 au Caire, Michael Dols, 1977, p. 210 n. 45 et p. 211, a calculé que ces décès enregistrés devaient former de 19 à 32 % du chiffre total des décès de la journée ; voir aussi pour la validité des chiffres de ce *dīwān*, *ibid.*, p. 175-178. Le *dīwān al-mawārīṯ al-ḥašriyya* s'occupait des décès d'individus dont l'héritage revenait en entier, ou en partie, au Trésor. Ibn Iyās pensait que la proportion était de 1/10 : éd. M. Muṣṭafā, t. 4, p. 301 l. 8-9 ; p. 308 l. 22-23 = trad. G. Wiet, t. I, p. 282 et 289. Cette proportion dépendait de toute façon de l'efficacité des fonctionnaires, car certains décès devaient leur être dissimulés. Quant aux chiffres totaux des décès survenus dans la ville, ils n'étaient qu'estimés, ce qui rend l'ensemble du calcul peu fiable.

[94] Ibn Iyās, éd. M. Muṣṭafā, t. 4, p. 302 l. 4-9 ; p. 308 l. 9-10 = trad. G. Wiet, t. I, p. 283 et 289. Le caractère arrondi de ces chiffres montre qu'il s'agit d'estimations.

[95] M. Dols, 1977, p. 216-217. Cet auteur propose à partir des chiffres d'Al-Maqrīzī d'évaluer le nombre des décès pour 1430 à 92 000 personnes : *ibid.*, p. 211-212 ; son calcul est fondé sur la combinaison fragile de plusieurs hypothèses.

Durant la dernière épidémie qui avait précédé, au printemps 1498, on aurait compté jusqu'à 800 enterrements par jour [96] (ce chiffre rond, simple estimation, est par lui-même suspect). Nous avons donc des raisons – même si elles ne sont pas décisives – de croire que les retours de la peste que subit Le Caire à la fin de l'époque mamelouke furent aussi meurtriers que ceux des plus sombres années du siècle précédent. Mais, curieusement, ce n'était pas l'avis d'Ibn Iyās lui-même qui affirme que l'épidémie de 1513 « fut légère comparativement à celles qui l'avaient précédé [97] ». Il faut s'arrêter sur cette remarque : elle invite à souligner les limites des chiffres fournis par le chroniqueur. Le rapport du nombre maximal de décès en un jour, au nombre total de décès de l'épidémie, pouvait varier d'une peste à l'autre, dans un même lieu, du simple au double [98]. C'est un indicateur de l'intensité de l'épidémie, non un chiffre de mortalité directement utilisable. Le rapport des décès enregistrés par le *dīwān al-ḥašriyya* au nombre total des morts, dépendait directement de l'efficacité du travail de ses fonctionnaires et de l'habileté ou de la présence d'esprit des particuliers à leur dissimuler certains décès. Enfin il est impossible d'inférer du chiffre des décès, celui de la population. Le nombre de morts pouvait augmenter parce que, simplement, la population de la ville avait augmenté. La peste enlevait à chaque apparition une proportion différente de la population ; plus souvent elle revenait, moins elle se faisait meurtrière, du fait de l'immunisation d'une part notable des survivants. Trop d'incertitudes s'opposent donc à ce que nous déduisions des chiffres avancés par Ibn Iyās, que la peste fut aussi sévère en 1505 et 1513 qu'elle l'avait été en 1430.

Les chiffres de la mortalité épidémique ne permettent pas de répondre à la question de savoir si la dépression démographique se poursuivait encore au début du XVI^e^ siècle. Ils ne confirment ni n'infirment l'hypothèse formulée plus haut d'une reprise démographique tardive. Telle quelle, cette hypothèse reste donc opérante. En la suivant, on regrettera d'autant plus la faiblesse et l'imprécision des informations disponibles sur l'insécurité dans les campagnes aux premières années du régime ottoman. Les troubles qu'ont pu connaître les campagnes, d'après l'analyse qui en a été faite plus haut, n'avaient pas du tout la gravité, la férocité même, des ravages que causèrent la guerre et le brigandage dans l'Europe du XV^e^ siècle. Mais l'aspect le plus important, si nous suivons la comparaison avec la France du XV^e^ siècle, concerne les régions d'accueil : des conditions de sécurité, ou un sentiment général d'une sécurité établie, étaient indispensables aux migrations peuplantes. Le long détour comparatif opéré dans les pages qui précèdent a permis ainsi de préciser les questions portant sur les raisons de ces migrations massives.

[96] Ibn Iyās, éd. M. Muṣṭafā, t. 3, p. 389 l. 20 = trad. G. Wiet, 1945, t. 2, p. 430.

[97] Ibn Iyās, éd. M. Muṣṭafā, t. 4, p. 299 l. 9-10 = trad. G. Wiet, t. I, p. 280. Il pensait aux pestes de 1492 et 1498 qui auraient fait, l'une comme l'autre, le chiffre (invraisemblable) de 200 000 victimes : *ibid.*, t. 3, p. 289 l. 15-18, et p. 391 l. 13-14 = trad. G. Wiet, 1945, t. 2, p. 326 et 432.

[98] C'est ce que montre l'exemple de Barcelone : j'ai calculé à partir des chiffres fournis par J.-N. Biraben, 1975, t. I, p. 211-213 et 216-217, que la proportion du nombre total de décès au nombre maximal de décès en un jour, fut de 76 en 1457 ; 36 en 1494 ; 65 en 1501 ; 40 en 1530 ; 64 en 1589-1590. Ces chiffres ne sont pas transposables au Caire, parce que la durée des épidémies y était différente de celles de Barcelone.

## Pourquoi sont-ils partis ?

Cette question si humaine vient spontanément à l'esprit lorsque nous étudions le document de 1528. Les migrations qu'il permet d'étudier sont la somme de décisions prises par des individus ou de petits groupes. Dans cet échantillon étendu, il est clair que tous les cas de figure se rencontrent [99]. Par exemple, certains émigrants se sont installés dans des villages de la Buḥayra eux-mêmes affectés par l'émigration : preuve que des facteurs contradictoires ont joué. Nous pouvons cependant dégager des tendances plus générales, corroborées par les observations statistiques et géographiques développées plus haut : elles permettent d'approcher une explication globale, sans préjuger des cas particuliers, ni de franches exceptions. La question cruciale est de savoir ce qui l'emporta, des mobiles de départ ou de ceux d'installation.

### A. *Explications privilégiant le départ*

Furent-elles des émigrations de la misère ? Ne nous figurons bien sûr pas des malheureux partis errer sur les routes, baluchon sur l'épaule [100]. Les *fallāḥūn* recensés plus haut appartenaient à la couche supérieure de la société villageoise. À la différence des migrations économiques, le plus souvent temporaires, bien connues pour l'Europe moderne et qui affectaient de manière structurelle les régions les plus pauvres, les *mutasaḥḥibūn* recensés en 1528 n'étaient pas de jeunes gens isolés, mais plutôt des hommes d'âge mûr, souvent en famille, qui ont maintenu jusque dans leur migration la cellule économique qu'ils contrôlaient. Celle-ci ne s'était pas décomposée sous les coups du sort : il n'était pas question, pour chacun, de tenter sa chance ailleurs en repartant de rien. Il ne s'agit pas non plus de fuite pure et simple devant les ravages des Bédouins, d'une part parce que dans la plupart des villages concernés seule une partie des *fallāḥūn* ont émigré, d'autre part parce que leur destination était presque toujours connue. De plus, ils ne cherchaient pas à mettre temporairement leur personne seule à l'abri, puisque le départ a causé un abandon massif des terres dont ils avaient la responsabilité. Enfin, l'étalement des villages d'accueil sur une zone étendue n'est pas compatible avec l'image trop simple d'une fuite : les migrations connues ailleurs et dues à l'insécurité, ont vu une sorte d'entassement dans un nombre restreint de lieux refuges [101], tandis que les migrations de peuplement se caractérisent par une forte dispersion des lieux d'installation à l'intérieur de la région d'accueil [102]. Ces *fallāḥūn* avaient-ils été ruinés, et contraints de ce fait au départ ? On en aurait trouvé davantage en ville, refuge traditionnel des miséreux dans l'Europe de la même période. En revanche l'insécurité a pu,

[99] Voir de même les interrogations de J. Tricard, 1996, p. 99, sur les émigrants du Limousin au XV^e siècle : « Autant de destins que d'aventures ? ».

[100] « La population asservie et gémissante sous le joug lourd de ses seigneurs était toujours prête à quitter ses villages et passer aux villes où les fugitifs, menant une vie misérable, étaient voués à la ruine » – écrit, emporté par son imagination romanesque, E. Ashtor à propos de l'Égypte mamelouke, *Histoire des prix et des salaires dans l'Orient médiéval*, Paris, S.E.V.P.E.N. (E.P.H.E. Monnaie. Prix. Conjoncture 8), 1969, p. 273.

[101] Ainsi les quelques villages refuges pour les serfs de Clairvaux au XV^e siècle : R. Fossier, 1964, carte p. 191 : 6 villages refuges contre 25 villages de départ.

[102] Ex. du Quercy après 1440 : J. Lartigaut, 1978, p. 91.

sans ruiner les cultivateurs, réduire nettement leur capacité de cultiver, notamment par le vol des animaux indispensables au trait. Mais ces déprédations restent d'ordinaire circonscrites, tandis qu'ici le phénomène est bien plus important.

Rien n'indique, en somme, que les départs aient résulté mécaniquement d'une contrainte excessive. Dès lors, le choix de migrer a été réfléchi, les considérations à long terme ont pesé d'un poids déterminant ; et, parmi celles-ci, l'appel des zones d'accueil. Deux facteurs doivent être mis en avant : une initiative personnelle, qui évidemment nous échappe, et la comparaison longuement mûrie de la situation de leurs villages d'origine, dans une région déprimée et réputée peu sûre, avec les terroirs plus fertiles de l'autre côté du Nil. Il se peut que la branche de Rosette ait représenté de longue date une frontière psychologique ; les troubles des années 1517, puis 1523-1524 auraient alors incité un grand nombre de *fallāḥūn* à la franchir. Un autre facteur psychologique a pu aussi jouer : l'effondrement politique et social de la vieille élite militaire des Mamelouks, consommé en 1523-1525, et la suppression définitive de *l'iqṭāʿ* par lequel celle-ci exerçait sa domination sur les campagnes, ont pu enhardir certains et exercer un effet libérateur.

## B. *Explications privilégiant l'installation*

Les émigrés se sont-ils dirigés vers des villages avec lesquels ils entretenaient auparavant des liens ? Dans notre désert documentaire un biais aurait pu permettre de révéler ces liens : les registres de *rizqa*, rédigés à partir de 1550, qui récapitulent toutes les terres en mainmorte antérieures à l'époque ottomane et enregistrées au cadastre de 933/1527-1528. Ces terres étaient certainement données par leurs propres *fallāḥūn* ; leur intérêt pour la question qui nous préoccupe est donc évident. Par chance, subsiste un débris du registre d'origine de la Buḥayra, qui comprend notamment la majeure partie des *nāḥiya* classées par ordre alphabétique des lettres *ḥā'* à *yā'* (avec une grosse lacune pour *mīm* et *nūn*), nous y retrouvons donc la majorité des villages figurant dans la partie conservée du cadastre de 1528 [103]. Le relevé des *rizqa* au bénéfice d'établissements pieux situés hors du village est cependant décevant. Si ces établissements forains sont nombreux (33 en tout), la plupart se trouvent dans la province même, et la majorité au chef-lieu, Damanhūr (17 *rizqa*) [104]. On ne compte que deux *rizqa* foraines dont le bénéficiaire est situé dans une autre province. L'une est à Yāṭis, attestée en août 1515, pour le village de Šubrā Anṭū (en Ġarbiyya), où l'on ne trouve aucun migrant. L'autre, plus intéressante, concerne une terre à Kafr Dāwud ; elle a été déclarée au cadastre de 1528 comme « *rizqa* d'Abū Ḥamād, cheikh des ʿUrbān Maḍāl » et a été réassignée en août 1579 à la *zāwiya* d'un cheikh alors vivant de Madīnat Banī ʿAdī, dans la Manfalūṭiyya, province de la Moyenne-Égypte [105]. Or un *fallāḥ* de Kafr Dāwud avait

[103] N. Michel, 1996, p. 163 : présentation du registre RI 4643 (Al-Buḥayra II).

[104] Ce repli des *rizaq* sur la province présente un cas très différent de celui de la province voisine de Ǧazīrat Banī Naṣr, qui fera prochainement l'objet d'une étude par Catherine Mayeur-Jaouen et moi-même, dans le cadre du programme « La société rurale dans l'Égypte ottomane » que dirige Rachida Chih.

[105] RI 4643 (Al-Buḥayra II), f. 175 v° et 105 r°. Yāṭis : *tawqīʿ* du 10 raǧab 921 / 20 août 1515. Kafr Dāwud : *qiṣṣat su'āl* du début raǧab 987 / 24 août 1579.

émigré en 1528 ou auparavant dans la Manfalūṭiyya, précisément à Maṣraʿ (aujourd'hui Masraʿ), à dix kilomètres de Banī ʿAdī. S'agit-il d'une simple coïncidence ? Ce n'est pas impossible, mais il est bien sûr plus séduisant d'y voir l'illustration de liens maintenus entre deux lieux très éloignés l'un de l'autre. De toute manière, la réassignation de la *rizqa* se place à une date postérieure d'au moins cinquante ans à l'émigration. L'étude ne permet donc pas d'établir si les *fallāḥūn* émigrés entretenaient auparavant des liens avec leur village d'installation.

Leur migration a un caractère non seulement rural, mais aussi agricole. Elle affecte en effet des cellules économiques complètes – et parfois complexes –, attirées par les plus riches terroirs du centre et du sud du Delta. Il y a lieu de penser, au vu de la quasi-absence de migration en ville, que ces migrants n'envisageaient pas de reconversion dans d'autres activités, d'artisanat ou de commerce. Des agriculteurs changeaient de terre. Et cela pose deux questions. Leur départ est directement lié à l'abandon de 29 % de la superficie agricole cadastrée dans les 40 villages pour lesquels le décompte est possible : soit 13 643 feddans tombés en friche, superficie nettement supérieure à ce que pouvaient cultiver de leurs propres mains les quatre cents individus identifiés par le cadastre de 1528 comme ayant émigré. Les *fallāḥūn,* entrepreneurs de culture, faisaient vraisemblablement travailler et subsister un grand nombre de personnes : en prenant l'équivalence traditionnelle d'une personne pouvant subsister avec la récolte d'un feddan, c'est à un recul de population d'environ 13 000 personnes (ordre de grandeur vague) que répond l'émigration de nos quatre cents *fallāḥūn*. Comment relier ces deux phénomènes, d'ampleur très différente ? Il est difficile d'imaginer qu'un *fallāḥ* abandonne sa terre et qu'elle cesse en effet d'être cultivée, s'il se trouve encore au village la main-d'œuvre nécessaire à son exploitation. Soit le départ des *fallāḥūn* a été accompagné de celui de leurs travailleurs agricoles, laboureurs etc., éventuellement partis avec eux. Soit le mouvement de la population rurale, peut-être encore négatif au début du XVI^e^ siècle dans la province [106], a raréfié peu à peu la main-d'œuvre disponible pour les *fallāḥūn* au point de rendre la culture des terres de plus en plus difficile et coûteuse. Soit les couches inférieures de la paysannerie dans la Buḥayra ont connu une émigration plus ancienne et diffuse que les *fallāḥūn* : n'étant pas comme ces derniers attachés à la terre, ils devaient former une population plus mobile, sensible d'ailleurs aux migrations temporaires et saisonnières. Cette dernière hypothèse paraît mieux fondée. Les migrations de *fallāḥūn* ne forment en tout état de cause que la partie visible d'un phénomène massif de dépopulation à l'échelle d'une région.

[106] Il faut distinguer ici le mouvement naturel (fécondité et mortalité) et le mouvement général de la population, qui inclut les migrations. Pour la Buḥayra, le mouvement général était clairement très négatif, mais qu'en était-il du mouvement naturel ? L'hypothèse démographique énoncée plus haut postulait dans les régions d'accueil du centre et sud du Delta une reprise démographique déjà affirmée en 1517-1528, donc un mouvement naturel positif (comme en Europe occidentale dans la seconde moitié ou le dernier tiers du XV^e^ siècle). Or il paraît bien peu probable que la fécondité ait évolué différemment de part et d'autre de la branche de Rosette. Notons d'ailleurs, dans le cadastre de 1528 pour la Buḥayra, le petit nombre de terres devenues incultes à la suite du décès de leur *fallāḥ* : il me paraît le signe d'un mouvement naturel au moins stabilisé ; on trouvait assez de vivants pour remplacer les morts. La raréfaction progressive de la main-d'œuvre disponible serait donc due en grande part à une émigration des petits travailleurs ruraux.

La seconde question porte sur la place des migrants dans leur village d'accueil. Leur statut interdisait qu'on les considère d'emblée comme des *fallāḥūn*, donc qu'on leur confie la responsabilité de payer l'impôt de portions du terroir. D'un autre côté, ils arrivaient souvent en famille, certainement avec des biens, de l'expérience, peut-être déjà des relations au village. La grande dispersion des villages d'accueil, mise en évidence plus haut, suggère que les capacités d'accueil de ceux-ci furent prises en compte, donc qu'ils prévoyaient qu'une place leur serait finalement accordée. Ce trait encore est caractéristique d'une phase de repeuplement. Peut-on, de là, avancer l'idée d'une immigration dirigée, ou encouragée, par les villages d'accueil ? Rien ne permet de la corroborer, mais l'hypothèse mérite d'être retenue. Elle expliquerait en partie les réticences à poursuivre les paysans *mutasaḥḥibūn :* leurs déplacements faisaient autant d'heureux que de malheureux.

## Bilan. Conjoncture et tendances lourdes de l'histoire du Delta

Les listes de *fallāḥūn* émigrés, dans la partie conservée du cadastre de 1528 pour la Buḥayra, offrent un intérêt double. Elles attestent que la conjoncture troublée du début de l'époque ottomane présente des aspects complexes. Les situations particulières aux différentes régions ont alors vraisemblablement connu un écart maximal, qui a redoublé la force d'attraction des zones les plus fertiles et peut-être les moins exposées.

La remise en valeur des terres abandonnées était un souci majeur des Ottomans à cette époque. Les autorités, au moins à partir de la reprise en mains par Ibrāhīm Paşa (1525), qui acheva d'un coup l'ottomanisation de la province, avaient déplacé leur priorité, en matière de politique rurale, du souci immédiat de rentabilité fiscale [107] vers celui à plus long terme de repeuplement et de remise en culture. En témoignent la modération des clauses du Ḳānūnnāme-i Mıṣır (1525) concernant les *fallāḥūn* absents [108] et les diverses mesures enregistrées au cadastre de 1528 pour confier les terres tombées en friche à des villages voisins ou, plus souvent, à de grands personnages [109], car il ne manquait pas de notables, au Caire ou en province, désireux d'investir dans la terre[110]. Il fallait bien laisser ceux-ci attirer des cultivateurs « forains » pour les installer dans des villages parfois gravement dépeuplés, voire désertés. L'initiative privée de la part de ces grands notables, parmi lesquels

[107] Ibn Iyās a dénoncé l'attitude prédatrice des agents du cadastre effectué en Šarqiyya et achevé au 4 raǧab 924 / 12 juillet 1518 : éd. M. Muṣṭafā, t. 5, 1380/1961, p. 262-263 = trad. G. Wiet, t. II, 1960, p. 252. Le texte doit être utilisé avec précaution. Il est néanmoins important de noter que les registres ultérieurs ne font aucune allusion à ce cadastre de 924 : cf. N. Michel, 1996, p. 173. Le Ḳānūnnāme-i Mıṣır (1525) se présente souvent comme un désaveu de la politique suivie par Ḫāyrbak, le premier gouverneur de l'Égypte ottomane de 1517 à 1522.

[108] N. Michel, 2000, p. 548-549.

[109] *Ibid.*, p. 542-543 et 554-555.

[110] Ibn Iyās cite ainsi un certain ʿAlī al-Birmāwī, ancien marchand de tissus de Birmā (en Ġarbiyya), *bardadār* du sultan, qui laissa à sa mort en septembre 1516 une fortune immense comprenant entre autres 400 bovins pour les *sāqiya*, 45 juments et chamelles, 100 bufflesses ; « et il en laissait plus encore chez les *fallāḥūn* dans les villages » : éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 67 l. 10-21 = trad. G. Wiet, t. II, p. 64. Ce cheptel était typique d'un très grand entrepreneur de culture, et d'une nature différente de celui ordinairement détenu par les Bédouins (chevaux, chameaux et moutons).

on repère en Buḥayra des cheikhs de tribus arabes [111], a joué localement un rôle majeur dans les tentatives de repeuplement. Il n'est pas pensable qu'ils aient attendu tranquillement que des cultivateurs accomplis ou apprentis se présentent pour remettre en culture leurs friches : il leur a fallu les chercher, par des moyens dont nous ignorons tout. Des opérations de plus grande ampleur sont attestées plus tard, ainsi la remise en culture des terres du Bilād al-Ġaraq, dans le Fayyūm, sous Dāwud Paşa, qui concerna plus de 8 000 feddans [112]. De telles opérations supposaient des stocks fournis de main-d'œuvre disponible et attestent donc un dynamisme démographique certain. Toutes ces observations renforcent l'hypothèse d'une reprise démographique déjà amorcée dans les années 1510 et 1520, et qui a d'abord joué exclusivement au profit du Delta central et méridional.

Notre document est d'une valeur certaine pour la géographie humaine de l'Égypte médiévale et moderne. Sans doute ne faut-il pas oublier qu'il ne concerne qu'une catégorie précise, et numériquement faible, de la population rurale. Les non-cultivateurs, artisans ruraux, commerçants, transporteurs, bateliers, hommes de religion et autres, qui n'étaient pas attachés par statut à leur village, se déplaçaient sans doute davantage, et en partie vers les villes. La masse des petits paysans et des travailleurs de toute sorte sur lesquels le registre se tait était certainement plus sensible aux disettes, à l'insécurité (ils passaient leur vie aux champs), à l'absence de travail dans les périodes difficiles. Il n'en est que plus remarquable que les migrations affectent ici avec une ampleur extrême, la catégorie a *priori* la moins mobile.

Au-delà des aspects conjoncturels, leur déplacement révèle plusieurs tendances lourdes, dont on peut imaginer qu'elles jouaient chaque fois que les facteurs motivant ces migrations se représentaient : l'attrait des zones les plus fertiles du Delta, le glissement du peuplement le long des grands axes de circulation, c'est-à-dire des cours d'eau. De ce fait, le sud du Delta devait toujours émerger le premier des crises les plus graves. La direction des voies d'eau, qui traversaient le centre du Delta, du sud de la branche de Damiette vers la branche ouest ou parallèlement à celle-ci, et l'absence de grand axe médian est-ouest, aboutissait à couper le Delta en deux grands ensembles humains : l'un plus homogène incluant la pointe du Delta (Minūfiyya), le sud et l'ouest de la Ġarbiyya, et la Buḥayra qui dans cet ensemble faisait figure de zone marginale ; l'autre plus hétérogène, constitué du centre et du nord de la branche de Damiette, qui en formait la colonne vertébrale [113], du centre-est de la Ġarbiyya et des provinces orientales (Šarqiyya et Daqahliyya), notamment les rubans de peuplement qui s'étirent le long des cours d'eau orientaux, terminés en cul-de-sac au désert ou dans les lacs proches de la Méditerranée. Le premier ensemble est mis en évidence par

[111] Par exemple à Lūqīn, le cheikh des ʿUrbān Qaṣāb et Al-Hadāriğa (la vocalisation est hypothétique) a pris en charge (*mā taḥammala bihi :* cf N. Michel, 2000, p. 543 et n. 91) six carats, soit un quart du terroir du village (équivalent à environ 206 feddans) en remplacement de six *filāḥa* dont les *fallāḥūn* sont tous décédés, sans que les autres présents au village (8 individus regroupés dans 4 ensembles) soient en mesure de reprendre leur part. Le principal de ces notables est le *šayḫ al-ʿarab* Al-Maḥaddī Ismāʿīl qu'il faut peut-être identifier avec Ismāʿīl, neveu d'Al-Ğuwaylī, plusieurs fois mentionné par Ibn Iyās comme le plus grand des cheikhs bédouins de la Buḥayra depuis la mort de son oncle : éd. M. Muṣṭafā, t. 5, p. 261 l. 16-18, p. 443 l. 11-15 = trad. G. Wiet, II, p. 250, 426, etc.

[112] 8 354 feddans d'après le *taftīš* de l'année fiscale 948 / septembre 1541-septembre 1542 : DT 4649, *nāḥiya* nº 28.

[113] C'est ce que montre très bien la carte d'origine des élites civiles et religieuses du Caire au XV^e^ siècle, dessinée par C.F. Petry, 1981, p. 89, avec un chapelet de centres urbains ou semi-urbains près de la branche de Damiette, et le plus souvent en rive gauche ; voir aussi *ibid.*, p. 42.

notre document. Il apparaît clairement aussi dans une étude qui paraîtra bientôt sur la distribution géographique des donations de terres en *rizqa* de la Ğazīrat Banī Naṣr à des *zāwiya* et tombeaux de saints [114]. Les établissements pieux bénéficiaires de terrains en *rizqa* sont tous répartis le long de l'axe de circulation déjà mis en évidence et la Buḥayra n'y apparaît pas : autre signe de sa marginalité, de sa pauvreté relative.

L'étude a fait apparaître deux échelles distinctes du phénomène migratoire et, plus généralement, de la géographie humaine du Delta : celle des provinces, des grands axes et des ensembles régionaux, par laquelle on peut appréhender les phénomènes de mobilité de manière globale ; celle des villages et des micro-régions, dont à plusieurs reprises nous avons pu sentir l'utilité pour une analyse plus fine des motivations des migrants. La seconde échelle nous intéresse d'autant plus que les archives descendent rarement à ce niveau, ou le font d'une manière impressionniste, dont la représentativité et par conséquent la signification nous échappent. Nous ignorons même si les paysans avaient conscience d'une solidarité de destins à cette échelle : il ne paraît pas que ces zones, entre le village et la province administrative, aient eu de nom spécifique (équivalent aux "noms de pays"). L'échelle régionale, plus facile à étudier, confirme le rôle décisif des voies d'eau et de la fertilité des sols dans la répartition de la population et la concentration des richesses en Égypte. C'est plutôt dans ces facteurs que l'on cherchera, mais avec prudence, vu l'extrême rareté des sources pertinentes, les traits permanents de l'histoire de l'Égypte.

## Bibliographie


Alleaume (Ghislaine) et Fargues (Philippe), « La naissance d'une statistique d'État. Le recensement de 1848 en Égypte », *Histoire et mesure* 13(1-2), 1998, p. 147-193

Bagnall (Roger S.) et Frier (B.W.), *The Demography of Roman Egypt*, Cambridge U.P. (Cambridge Studies in Population, Economy and Society in Past Time 23), 1994

Besançon (Jacques), *L'homme et le Nil*, Paris, NRF (Géographie humaine 28), 1957

Biraben (Jean-Noël), *Les hommes et la peste dans les pays européens et méditerranéens*, t. 1 : *La peste dans l'histoire*, Paris – La Haye, Mouton (EHESS. Centre de recherches historiques. Civilisations et sociétés 35), 1975

Cuno (Kenneth), *The Pasha's Peasants. Land, Society, and Economy in Lower Egypt, 1740-1858*, Cambridge U.P. (Cambridge Middle East Library 27), 1992

*Id.*, « A Tale of Two Villages : Family, Property, and Economic Activity in Rural Egypt in the 1840s », *in* Bowman (Alan K.) et Rogan (Eugene) (ed.), *Agriculture in Egypt From Pharaonic to Modern Times*, The British Academy, Oxford University Press (*PBA* 96), 1999, p. 301-329

Dols (Michael W.), *The Black Death in the Middle East*, Princeton U.P., 1977

*Id.*, « The Second Plague Pandemic and its Recurrences in the Middle East : 1347-1894 », *JESHO* 22(2), 1979, p. 162-189


[114] Voir plus haut, note 104.

*Id.*, « The General Mortality of the Black Death in the Mamluk Empire », *in* Udovitch (A.L.) (ed.), *The Islamic Middle East, 700-1900 : Studies in Economic and Social History*, Princeton, The Darwin Press (Princeton Studies on the Near East), 1981

Dupâquier (Jacques) (dir.), *Histoire de la population française*, 1. *Des origines à la Renaissance* ; 2. *De la Renaissance à 1789*, Paris, PUF (Quadrige), 1995

Fanchette (Sylvie), *Le Delta du Nil. Densités de population et urbanisation des campagnes*, Tours, Urbama (Fascicule de Recherche 32), 1997

Fossier (Robert), « Remarques sur les mouvements de population en Champagne méridionale au XV^e siècle », *BECh* 122, 1964, p. 177-215

Fourquin (Guy), *Les campagnes de la région parisienne à la fin du Moyen Âge. Du milieu du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle*, Paris, PUF (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris. Série Recherches 10), 1964

Frantz-Murphy (Gladys), *The Agrarian Administration of Egypt from the Arabs to the Ottomans*, Le Caire, Ifao (*CAI* 9), 1986

Garcin (Jean-Claude), « Note sur les rapports entre Bédouins et Fellahs à l'époque mamelouke », *AnIsl* 14, 1978, p. 147-163

*Id.*, « Pour un recours à l'histoire de l'espace vécu dans l'étude de l'Égypte arabe », *Annales E.S.C.* 35, 1980, p. 436-451

*Id.*, « Histoire, démographie, histoire comparée, périodisation », *in* Garcin (Jean-Claude) *et al.*, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval X^e-XV^e siècle)*, t. 3, *Problèmes et perspectives de recherche*, Paris, PUF (Nouvelle Clio. L'Histoire et ses problèmes), 2000

Halm (Heinz), *Ägypten nach den mamlukischen Lehensregistern*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert (Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients B 38/1 et 2), 2 vol., 1979 et 1982

Ibn Iyās, *Badā'iʿ al-zuhūr fī waqā'iʿ ad-duhūr*, éd. Muṣṭafā (Muḥammad) / Mostafa (Mohammed), *Die Chronik des Ibn Ijās,* Le Caire/Wiesbaden, Franz Steiner (Bibliotheca Islamica 5), t. 3, 1383/1963 ; t. 4 *(906-921/1501-1515)*, 1379/1960, 2^e éd. ; t. 5 *(922-928/1516-1522)*, 2^e éd., 1380/1961 ; trad. Wiet (Gaston), *Histoire des Mamelouks Circassiens*, t. 2 *(872-906)*, Le Caire, Ifao (*TTAO* 6), 1945 ; *Journal d'un bourgeois du Caire. Chronique d'Ibn Iyâs*, Paris, Armand Colin (Bibliothèque générale de l'École pratique des hautes études. VI^e Section), t. 1, 1955 ; t. 2, 1960

Ḳānūnnāme-i Mıṣır : éditions en caractères latins par Ö.L. Barkan, 1943*, XV. ve XVI. asırlarda Osmanlı İmperatorluğunda zirâî Ekonominin hukûkî ve mâlî Esasları, I. Kanunlar,* İstanbul, p. 355-387 ; puis par A. Akgündüz, 1993*, Osmanlı Kanunnâmeleri ve hukûkî tahlilleri*, t. 6 : *Kanunî Devri Kanunnâmeleri*, vol. 2 : *Eyâlet Kanunnâmeleri (II)*, İstanbul, Fey Vakfı, p. 81-140, avec fac-similé du ms. Süleymaniye Kütüphânesi, AyaSofia Bolümü n° 4871, p. 141-176 ; trad. en arabe par A.F. Mutawallî, 1986, *Ḳānūnnāme-i Mıṣır allāḏī aṣdarahu al-sulṭān al-qānūnī li-ḥukm Miṣr*, Le Caire, Maktabat al-anğlo-al-miṣriyya, avec réimpression de l'éd. Ö.L. Barkan

Lartigaut (Jean), *Les campagnes du Quercy après la guerre de Cent Ans (vers 1440 - vers 1500)*, Toulouse, Publications de l'Université Toulouse – Le Mirail, 1978

Laslett (Peter), « La famille et le ménage : approches historiques », *Annales E.S.C.* 27(4-5), 1972, p. 847-872

Lellouch (Benjamin), *L'Égypte d'un chroniqueur turc du milieu du XVI^e siècle. La culture historique de 'Abdussamad Diyârbekrî et le*

*tournant de la conquête ottomane*, thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1999

McCarthy (Justin), « Age, Family, and Migration in Nineteenth Century Black Sea Provinces of the Ottoman Empire », *IJMES* 10(3), 1979, p. 309-323.

Mantran (Robert), « La description des côtes de l'Égypte dans le *Kitâb-i Bahriye* de Pîrî Reis », *AnIsl* 17, 1981, p. 287-310

Al-Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ = Al-Mawāʿiẓ wa-l-iʿtibār fī ḏikr al-ḫiṭaṭ wa-l-āṯār*, Būlāq, Dār al-maṭbaʿa al-miṣriyya, 2 vol., 1270 H. ; El-Maqrīzī, *El-Mawâʿiz wa'l-Iʿtibâr fi dhikr el-khitat wa'l âthâr*, éd. G. Wiet, Le Caire, Ifao (*MIFAO* 30, 33, 46, 49), 1911, 1913, 1922, 1924 ; trad. U. Bouriant, *Description topographique et historique de l'Égypte*, Paris, Ernest Leroux (*MMAF* 17), 1895

Michel (Nicolas), « Les rizaq iḥbāsiyya, terres agricoles en mainmorte dans l'Égypte mamelouke et ottomane. Étude sur les Dafātir al-aḥbās ottomans », *AnIsl* 30, 1996, p. 105-198

*Id.*, « Devoirs fiscaux et droits fonciers : la condition des Fellahs égyptiens (13e-16e siècles) », *JESHO* 43 (4), 2000, p. 521-578

Petry (Carl F.), *The Civilian Elite of Cairo in the Later Middle Ages*, Princeton U.P., 1981

Poussou (Jean-Pierre), « Les mouvements migratoires en France et à partir de la France de la fin du XVe siècle au début du XIXe siècle : approches pour une synthèse », *Annales de démographie historique*, 1970, p. 11-78

Raymond (André), *Le Caire*, Paris, Fayard, 1993

Sanudo (Marino), *I Diarii di Marino Sanuto*, Venise, t. XXXVI-XLIX, 1892-1897

Shoshan (Boaz), « Note sur les épidémies de peste en Égypte », *Annales de démographie historique*, 1981, p. 387-404

Sicard (Claude), *Œuvres*. III – *Parallèle géographique de l'ancienne Égypte et de l'Égypte moderne*, éd. Sauneron (Serge) et Martin (Maurice), Le Caire, IFAO (*BdE* 85), 1982

Toussoun (Omar), « Mémoire sur les anciennes branches du Nil », *MIE* 4, 1922

Tricard (Jean), *Les campagnes limousines du XIVe au XVIe siècle : originalité et limites d'une reconstruction rurale*, Paris, Publications de la Sorbonne (Université de Paris I. Histoire ancienne et médiévale 37), 1996

Vincent (Bernard), « Le repeuplement du royaume de Grenade (1570-1580) », *in Le migrazioni in Europa secc. XIII-XVIII*, Florence, Le Monnier – Prato, Istituto Internazionale di Storia Economica « F. Datini » (Serie II – Atti delle « Settimane di Studi » e altri Convegni 25), 1994, p. 383-393

Winter (Michael), *Egyptian Society under Ottoman Rule, 1517-1798*, London and New York, Routledge (The Moshe Dayan Center for Middle Eastern and African Studies, The Shiloah Institute), 1992

*Id.*, « The re-emergence of the Mamluks following the Ottoman conquest », *in* Philipp (Thomas) et Haarmann (Ulrich) (ed.), *The Mamluks in Egyptian politics and society*, Cambridge U.P. (Cambridge Studies in Islamic Civilization), 1998, p. 87-106

# ANNEXE

## Liste des villages de départ et des localités d'accueil des migrants de la Buḥayra d'après le cadastre de 933/1528

Les **villages** sont classés par ordre alphabétique français. En l'absence d'indications, c'est la vocalisation proposée par Muḥammad Ramzī qui a été retenue. Le nom du village est suivi de la transcription en arabe telle qu'elle apparaît dans le registre DT 4651, et de l'indication de la **province**, en abrégé et entre parenthèses, uniquement si celle-ci apparaît dans le registre. J'ai adopté les abréviations suivantes :

B = Al-Buḥayra
D = Al-Daqahliyya
Ġ = Al-Ġarbiyya
ĞBN = Ğazīrat Banī Naṣr
Ğz = Al-Ğīziyya
M = Al-Minūfiyya
Mz = Al-Muzāḥamatayn
Q = Al-Qalyūbiyya
Š = Al-Šarqiyya

Après le signe : sont indiquées les références de la même localité dans Halm (Heinz), *Ägypten nach den mamlukischen Lehensregistern*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert (« Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients » B38/1 et 2), 2 vol., 1979 et 1982 (abrégé H, suivi de la page ; lorsque le numéro du volume n'est pas précisé, il s'agit toujours du second volume, consacré au Delta) ; suit entre parenthèses le numéro de la carte, publiée à la fin de l'ouvrage de Heinz Halm, dans laquelle figure ledit village. Heinz Halm a publié dans cet ouvrage le cadastre de 1315. S'il fait figurer le village dans une province autre que celle mentionnée dans DT 4651, cette mention est précisée en abrégé et entre parenthèses. Si la localité porte dans le cadastre de 1315 un nom différent de celui mentionné dans DT 4651, ce nom ancien est précisé.

Puis après le signe = figurent les références du village dans Ramzī (Muḥammad), *Al-qāmūs al-ğuġrāfī li-l-bilād al-miṣriyya min ʿahd qudamā' al-Miṣriyyīn ilā sanat 1945*, Le Caire, Al-hay'a al-miṣriyya al-ʿāmma li-l-kitāb, 1994, t. I, 1 vol. ; t. II, 4 vol. ; un vol. d'index (abrégé R suivi du tome et, après un /, du volume, puis de la page). Si la localité porte de nos jours un nom différent de celui de DT 4651, le nom actuel, du moins tel qu'il a été enregistré par Muḥammad Ramzī, figure ensuite.



AnIsl 35 (2001), p. 241-290 Nicolas Michel

## A. *Villages de départ*

**Al-ʿAṭf :** H 465 (42) = R 2/1 268
**Kafr Dāwud :** R 2/2 342
**Kafr Ǧiʿīf :** H 425 (32) Kīmān Širās = R 2/2 248 Ǧiʿīf
**Kawm Šarīk :** H 426 (26) = R 2/2 339
**Kunayyisat Ūrīn :** H 427 (33) Kunayyisat ʿAbdalmalik = R 2/2 308 Kunayyisat Ūrīn
**Laqqāna :** H 440 (32) Naqqāna = R 2/2 308 Laqqāna
**Lūqīn :** H 428 (40) = R 2/2 321
**Maġnīn :** H 428 (26) = R 2/2 340
**Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān :** H 428 (42) = R 2/2 305 Al-Raḥmāniyya
**Maḥallat Bišr :** H 429 (33) = R 2/2 309
**Maḥallat Dāwud :** H 429-430 (42) = R 2/2 309
**Maḥallat Farnawā :** H 430 (32) = R 2/2 309
**Maḥallat Naṣr :** H 432 (32) = R 2/2 310
**Maḥallat Ṣā :** H 433 (33) = R 2/2 309
**Maʿniyya :** H 434-435 (32) = R 2/2 252 Maʿniyā
**Minyat al-Saʿīd :** H 418-419 (42) Al-Ǧinān wa-l-Ḥāfir = R 2/2 276 Minyat al-Saʿīd
**Minyat ʿAṭiyya :** H 436 (32) = R 2/2 292
**Minyat Banī Manṣūr :** H 437 (33) Minyat Maḥallat ʿUbayd = R 2/2 252 Minyat Banī Manṣūr
**Niklā al-ʿInab :** H 432 (33) Maḥallat Niklā = R 2/2 252 Niklā al-ʿInab
**Qabīl :** H 442 (41) = R 2/2 289
**Qāfila :** H 443 (41) = R 2/2 241 Qāfla
**Qarāqīš :** H 444 (32) Qarāqis = R 2/2 289 Qarāqiṣ
**Qaryat al-Šayḫ :** H 445 (42) = R 1 349, 2/2 276 Minšāt Aryamīn
**Wāqid :** H 429 (26) Maḥallat Banī Wāqid = R 2/2 340 Wāqid
**Yāṭis :** H 463 = R 1 476 ʿIzbat Kōm Yāṭis ; le descriptif des confins figurant dans le registre DT 4651, f. 228 v°, situe le village au sud et à l'est d'Iflāqa et à l'ouest de Baywayṭ (R 2/2 268 Buwēṭ), ce qui confirme l'identification de Ramzī. Yāṭis figure sur la feuille 36 de l'*Atlas* de la *Description de l'Égypte*, au nord de Kafr Banī Hilāl et à l'ESE d'Iflāqa.

## B. *Villages d'accueil*

Sous le nom du village d'accueil, figurent les immigrants, classés par village de départ. Le nom de ce dernier est suivi de la distance, en km, qui le sépare du village d'accueil. Chaque ensemble de migrants est séparé des autres par un /. Tous les liens de famille sont explicités. Les personnes sans liens de famille entre elles sont simplement dénombrées.

Par exemple : *père + 1 fils + frère + 1 / père + 1 fils + 1* signifie : premier ensemble, 4 individus dont un père, son fils et son frère (*i. e.* le frère du père), et un individu sans lien de famille avec les trois autres ; second ensemble, 3 individus dont un père et son fils, et un troisième sans lien de famille avec les deux autres.

Suit entre parenthèses, pour chaque village de départ, le nombre total d'ensembles (abrégé e), d'individus (abrégé i) et éventuellement de familles sans précision (abrégé f) ou d'associés sans précision (abrégé a).

### 1. *Villages du Delta*

**Abū Durra** ابو دره : H 400 (32) en (B) = R 2/2 304 Maḥallat Naṣr 1 : 1 famille (1e1f)

**Al-Balakūš** البلكوس (Ġ) : H 407 (26) en (B) = R 2/2 331 Al-Balākūš Qarāqīš 37 : 2 (1e2i)

**Al-Balašūn** البلسوں (Š): H 608 (25) = R 2/1 97 Al-Balāšūn

Kawm Šarīk 66: 1 (1e1i)

**Al-Baniwānayn** البنواني (Ġ): H 478 (44) al-Banīwānayn = R 2/2 15 al-Banāwān

Maʿniyya 48: 2 frères (1e2i)

**Al-Banšalīl** البنسلل (Ġ): H 478 (33) = R 2/2 46 Al-Minšilīn

Maḥallat Naṣr 18: 1 (1e1i)

**Al-Baslaqūn** écrit par erreur **Al-Sablaqūn** السَّبلقون (B): H 410 (40) = R 2/2 318

Qarāqīš 35: père + 1 fils (1e2i)

**Al-Bindāriyya** البنداريه: H 482 (27) en (Ġ) = R 2/2 171

Niklā al-ʿInab 27: 2 + 1 «et son association» (1e3i1a)

**Al-Maḥalla al-kubrā** المحله الكبري: H 519 (35) en (Ġ) Al-Maḥalla = R 2/2 16-18

Laqqāna 53: 1 (1e1i)

**Al-Manšalīḥ** المنشلح et البشلح (Ġ): H 527 = R 1 116 non identifié, *kafr* de Šabās Inbāra (Ġ) = Šabās ʿUmayr, H 565 (43) = R 2/2 49 Šabās ʿImēr

Minyat ʿAṭiyya 30: 2 (1e2i)

Qarāqīš 30: 5 / père + 2 fils / père + 1 fils / père + 3 fils (4e14i)

**Al-Muṣayliḥa** المضلحه (M): H 376 (27) = R 2/2 186

Wāqid 32: 1 (1e1i)

**Al-Naḥrāriyya** النحراريه (Ġ): H 554 (33) = R 2/2 122 Al-Naḥḥāriyya

Laqqāna 27: 1 (1e1i)

Qarāqīš 36: père + 1 fils + frère + 1 / père + 1 fils + 1 / père + 2 fils (3e10i)

**Al-Qarīnīn** القرنيں (M): H 377 (23) = R 2/2 214

Maḥallat Dāwud 87: 1 (1e1i)

**Al-Sabaḥa** المشح peut être lu الشحه: H 753 (35) Al-Sanǧariyya en (D) = R 2/1 169 Al-Sabaḥa

Kawm Šarīk 65: 1 (1e1i)

**Al-Ṣāfiya** الضافيه (Ġ): H 567 (43) = R 2/2 45

Maḥallat Bišr 2: 1 (1e1i)

**Al-Sālimīn** السالمين (Ġ): H 569 = R 1 68 localité disparue, incluse aujourd'hui dans les terres de H 491 (45) Damrū al-Ḫammāra = R 2/2 19 Damrū Ḫammāra

Qāfila 84: 2 frères (1e2i)

Qarāqīš 62: 2 frères (1e2i)

**Alṭā** الطا (ĞBN): H 341 26/33 = R 2/2 119 Abū al-Ġarr

Maḥallat Ṣā 26: 2 frères + 3 frères / oncle + 2 neveux / oncle + 2 neveux / 1 / famille de 4 / 2 frères / 1 / 2 / père + 1 fils / 2 frères / 1 / 3 frères / 3 frères (13e32i)

**Al-Zubayriyyāt** الربرباب (ĞBN): H 355 = R 1 65 et R 2/2 132 village disparu, remplacé par Kafr al-Hawāšim et Kafr Šamāḥ sur la berge du Nil, *markaz* de Kafr al-Zayyāt, en face de Šābūr

Maḥallat Ṣā 21: famille de 2 (1e2i)

Yāṭis 37: 2 cousins (1e2i)

**Armayūn** ارميون: H 473 (44) en (Ġ) = R 2/2 135 Aryamūn, *markaz* de Kafr al-Šayḫ

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 26: famille de 6, dont père + 1 fils, et père + 1 fils / 2 / 1 (3e9i)

**Ašlīm** اشلم: H 473 (27/28) en (Ġ) = R 2/2 199

Maḥallat Naṣr 74: 1 (1e1i)

**Babīǧ wa-Maḥallat al-Amīr** بسيح ومحله الامير: H 342 (33) Babīǧ/Maḥallat al-Laban en (ĞBN) = 5 2/2 120 Abbīǧ; identification préférable à RI 1 404 Maḥallat al-Amīr, à Niklā al-ʿInab (car la *nāḥiya* d'accueil serait identique à celle de départ)

Niklā al-ʿInab 3: 1 (1e1i)

**Bahnāy al-Ġanam** écrit نبهای الغنم: H 358-359 (23) Bahnāyat al-Ġanam en (M) = R 2/2 215 Bahnāy

Maḥallat Dāwud 89: 1 (1e1i)

**Banhā** بنها (Š): H 609 (24) = R 2/1 20

Maḥallat Farnawā 77: 1 (1e1i)

**Barhamtūš** écrit **Barhamūn** برهمون (Š): H 613 (30) Barhamtūš/Lazqa = R 2/1 154 Kafr al-Ġanāmiyya et al-Raḥmāniyya

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 112: 2 / 1 (2e3i)

**Bārinbāra** بارنباره (Mz): H 465 (49) Burunbāra = R 2/2 112 Birinbāl (à ne pas confondre avec H 710 (47) en (D))

Minyat al-Saʿīd 11: famille de 3 / 1 / son neveu / son frère / son frère / père + 2 fils / 1 (7e11i)

Qarāqīš 35: père + 1 fils (1e2i)

Yāṭis 33: 2 cousins / 2 + 1 famille (2e4i1f)

**Basantawayh** écrit نـــديوبه (B): H 409 (41) Basantawa = R 2/2 239 Bisintāwāy

Qarāqīš 15: famille de 3 / famille de 2 (2e5i)

**Birkat Qarṭīṭ** بركه قرطيط (B): H 404 et 411 (40) Arsāğ = R 2/2 320 Kawm al-Birka, proche d'al-Baslaqūn et Kawm Īšū

Qarāqīš 39: père + 1 fils (1e2i)

**Birmā** برما: H 484 (34) en (Ġ) = R 2/2 97

Laqqāna 35: 1 (1e1i)

**Dalğamūn** دلحموں (M): H 344 (33) en (ĞBN) = R 2/2 121

Qarāqīš 40: père + 1 fils (1e2i)

**Damanhūr Waḥšī** دمنهور وحشى (Ġ): H 490 (28) = R 2/2 56 Damanhūr al-Waḥš

Lūqīn 109: 2 frères (1e2i)

**Dayrūṭ** دبروط: H 767 (42) (dans les *nawāḥī ṭaġr al-Iskandariyya*) = R 2/2 270

Minyat al-Saʿīd 3: 1 (1e1i)

**Dibirkā** دبري (ĞBN): H 345 (26) = R 2/2 217

Maḥallat Ṣā 53: père + 1 fils (1e2i)

**Dinšāl** ou **Dinšāla** دنـــال / دنشالة: H 414 (32) Dinšāl en (B) = R 2/2 285

Maḥallat Naṣr 9: 1 / 1 (2e2i)

**Dīrīn** دبرين (Ġ): H 497 (45) = R 2/2 86 Dirīn

Maḥallat Dāwud 63: 1 (1e1i)

**Disūq** دسّوق (Ġ): H 497 (42) = R 2/2 47

Maḥallat Dāwud 6: 1 (1e1i)

Qāfila 37: 2 frères / 1 (2e3i)

**Diyamā** دمي (Ġ): H 498 (33) = R 2/2 129 Kafr Diyamā

Qarāqīš 44: 2 (1e2i)

**Fīša al-ṣuġrā** فَيشه الصعري (M): H 363 (23) = R 2/2 220

Maġnīn 36: 3 (1e3i)

**Ğanāğ** حناح (Ġ): H 502 (33) = R 2/2 124

Al-ʿAṭf 32: 2 frères (1e2i)

**Ğarawān** حروان (M): H 363 (23) = R 2/2 216

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 82: père + 1 fils + 1 (1e3i)

**Ğizīrat al-Ḥağar** حزيره الحجر (M): H 347 (26) Ğazīrat al-Ḥağar en (ĞBN) = R 2/2 187

Kafr Dāwud 10: 1 (1e1i)

**Ḥalāṣ** خلاص *kafr* de **Amyūṭ** اميوط (Ġ): H 472 (34) = R 2/2 139

Maḥallat Farnawā 29: 1 (1e1i)

Qaryat al-Šayḫ 44: père + 1 fils + frère / père + 1 fils + frère (2e6i)

**Hawšāt** هوشات: H 347 Gazā'ir Šubrā al-Manna = Haušāt en (ĞBN), et H 353 Šubrā al-Lamna (34) = R 2/2 108 Manyal al-Hiwīšāt, *markaz* Ṭanṭā

Wāqid 21: 2 (1e2i)

**Ḥilīṣ** حليسً (Ġ): H 584 (44) Šubrā Surayna = R 2/2 140

Maʿniyya 44: 2 frères (1e2i)

**Idfīna** ادفيـــنه: H 466 (42) Itfīna en (Mz) = R 2/2 298 Idfīnā

Minyat al-Saʿīd 5: 1 (1e1i)

**Ilmāy** (M) الماي et **Ilmaway** الوي: H 365 (27) Ilmaih = R 2/2 186 Ilmāy

Maḥallat Naṣr 62: 1 (1e1i)

Niklā al-ʿInab 46: 1 (1e1i)

**Kafr Banī Yūsuf** كفر بنى يوسف: H 591 (43) Tīda en (Ġ) = R 2/2 150 Burīd: village séparé de Tīda en 1228 H., et auquel Kafr Banī Yūsuf a été rattaché en 1272 H.

Yāṭis 37: 1 (1e1i)

**Kafr Manyal Mūsā** كفر نبل موسى: H 380 (23/27) al-Šanṭūr wa-Manyal Mūsā en (M) = R 1 75 et 426, R 2/2 221 Kafr Manāwahla

Wāqid 37: père + 2 fils (1e3i)

**Kawm al-Nağğār** كوم النجار: H 516 (33) en (Ġ) = R 2/2 130

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 28: 1 (1e1i)

**Madīnat Sanhūr** مدينه سنهور: H 572 (43) Sanhūr al-madīna en (Ġ) = R 2/2 47

Laqqāna 16: 1 (1e1i)

**Maḥallat Abū al-Hayṭam** محله ابو الهيتم : H 519 (34) en (Ġ) = R 2/2 18 al-Hayātim, *markaz* de Maḥalla al-kubrā

Maḥallat Dāwud 51 : 1 (1e1i)

**Maḥallat Abū ʿAlī** محله ابو علي (Ġ) : H 519 (43) = R 2/2 50

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 5 : 1 (1e1i)

Maḥallat Bišr 5 : 2 frères (1e2i)

**Maḥallat al-Laban** محله اللبن : H 342 (33) en (ĞBN) = R 2/2 120 village disparu, proche d'Abbīğ (ancienne Babīğ)

Maḥallat Ṣā 9 : père + 1 fils (1e2i)

**Maḥallat al-Qaṣab** محله القصب (Ġ) : H 525 (44 ou 45) Maḥallat al-Qaṣab al-ġarbiyya et Maḥallat al-qaṣab al-šarqiyya = R 2/2 24

Kunayyisat Ūrīn 27 : famille de 2 (1e2i)

Qarāqīš 41 : 1 (1e1i)

**Maḥallat al-Qaṣab al-baḥriyya** محله القصب البحريه (Ġ) : l'un des deux villages précédents ; pas de village *Al-baḥriyya* attesté par la suite

Qāfila 61 : 2 frères / famille de 2 (2e4i)

**Maḥallat Diyayh** محله دييه écrit aussi **Diyāy** دياي et **Dīna** دينه (Ġ) : H 520 (33) = R 2/2 50 Maḥallat Diyāy

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 11 : 1 + 1 famille (1e1i1f)

Maḥallat Dāwud 13 : 2 / 2 (2e4i)

Maḥallat Ṣā 5 : 1 (1e1i)

Qarāqīš 22 : 2 (1e2i)

**Maḥallat Ḥasan** محله حسّن (Ġ) : H 522 (35) = R 2/2 24

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 51 : oncle + 1 neveu (1e2i)

Maḥallat Dāwud 55 : 1 (1e1i)

**Maḥallat Mālik** محله مالك (Ġ) : H 523 (42) = R 2/2 50

Al-ʿAṭf 10 : 1 (1e1i)

Qarāqīš 19 : père + 1 fils + 4 (1e6i)

**Masāna** مسّانه : H 554 (28) Nasahnā en (Ġ) = R 2/2 10 Masahla (prononciation vernaculaire Masāhna), ancienne Nashana

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 63 : 1 famille (1e1f)

**Milīğ** ملـــح (ĞBN) : H 369 (27) en (M) = R 2/2 193

Maḥallat Ṣā 51 : 1 (1e1i)

**Minyat al-Muršid** منه المرسد (Mz) : H 771 (42) Minyat Ibn Muršid = R 2/2 116

Qarāqīš 33 : 1 (1e1i)

**Minyat al-Saʿīd** منه السعيد (Mz) : H 768 (42) al-Ğinān / al-Ḥāfir = R 2/2 276

Qarāqīš 24 : 1 + 1 frère + 1 fils + 1 (1e4i)

**Minyat Ġamr** منـه عمر (Š) : H 651 (28) = R 2/1 263 Mīt Ġamr

Kawm Šarīk 45 : père + 1 fils (1e2i)

**Minyat Ġazāl** منـه غزال (Ġ), et (M) dans la notice de Kafr Dāwud : H 537 (27) en (Ġ) = R 2/2 11

Kafr Dāwud 35 : 4 frères (1e4i)

Qarāqīš 63 : père + 2 fils (1e3i)

**Minyat Kināna** منـه كنانه (Ġ) : H 330 (24) en (Q) = R 2/1 48

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 99 : 1 + père + ses enfants, ou sa famille (1e2i1f)

**Minyat Misīr** منـه مسّـر : H 543 (44) en (Ġ) = R 2/2 146

Yāṭis 46 : 2 (1e2i)

**Minyat Salāma** منـه سلامه (B) : H 437 (43) = R 2/2 310

Al-ʿAṭf 19 : 2 frères + 3 (1e5i)

**Minyat Ṭūḫ** منية طوخ (M) : H 354 (27) Ṭūḫ Dalaka en (ĞBN) = R 2/2 183 Mīt Ṭūḫ Dalaka, formée en 1231 H. par séparation de Ṭūḫ Dalaka et de Mīt Ṭūḫ

Minyat Banī Manṣūr 34 : 1 (1e1i)

**Misīr** مسّـير (Ġ) : H 550 (44) = R 2/2 146

Maḥallat Dāwud 38 : père + 1 fils (1e2i)

**Mišlā** مشلا (M) : H 350 (26) en (ĞBN) = R 2/2 179 Mišla

Maḥallat Dāwud 43 : famille de 2 (1e2i)

**Muğūl** محول (Ġ) : H 519 (35) = R 2/2 73

Maḥallat Dāwud 60 : 1 (1e1i)

**Muṭūbis** مطوبسً (Mz) et **Muṭūbis wa-Šamšīra** مطوبس وشمسره : H 467 (42) Nuṭūbis al-Rummān = R 2/2 115

Maḥallat Farnawā 36 : 1 famille (1e1f)

Qarāqīš 30 : père + 1 fils (1e2i)

**Nādir** نـــادر (M): H 351 (26) en (ĞBN) = R 2/2 196

Kunayyisat Ūrīn 48: famille de 5 (avec total marqué, par erreur ?, 16) (1e5i)

**Nağrīğ** نحريـــج: H 553 (33) en (Ġ) = R 2/2 131

Niklā al-ʿInab 12: famille au nom de 2 frères (1e2i1f)

**Nūb** نوب: H 662 (36) en (Š) = R 2/1 196 Nūb Ṭarīf

Maḥallat Dāwud 82: oncle + 1 neveu + 1 famille (1e2i1f)

**Qabrīṭ** قبريط (Ġ): H 560 (42) Qubrīṭ = R 2/2 115

Qarāqīš 21: 4 (1e4i)

**Qāfila** قافله (B): H 443 (41) = R 2/2 241

Qarāqīš 22: oncle + 1 neveu (1e2i)

**Qalīb Nawīḥ** قليب نوح: H 558 (43) Qalīb Nawīš en (Ġ) = R 2/2 49 Kafr Abū Ziyāda

Qāfila 52: 2 frères (1e2i)

**Qallīn** قليں (Ġ): H 559 (33/43) = R 2/2 143

Qarāqīš 34: 2 frères (1e2i)

**Qaṣr Baġdād** قصر بغداد (M): H 349 (26) Iḫšā en (ĞBN) = R 2/2 177 Qaṣr Baġdād

Wāqid 13: 1 / 1 (2e2i)

**Qasṭ** قسط (Ġ): H 560 (33) = R 2/2 126 Qasṭā

Maḥallat Bišr 20: 1 (1e1i)

**Ra's al-Ḫalīğ** راس الحلـــيج (Ġ): H 563 (47) = R 2/2 78

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 98: 2 (1e2i)

**Ṣā al-Ḥağara** صَا الحجاره et **Ṣā** (Ġ): H 564 (33) = R 2/2 126

Laqqāna 17: 1 + 1 famille (1e1i1f)

Lūqīn 59: père + 1 fils (1e2i)

Maḥallat Naṣr 15: 1 (1e1i)

Maḥallat Ṣā 3: 1 / 2 frères (2e3i)

**Šabās al-Malḥ** ســباس الملح (Ġ): H 565 (42) Šabās al-Milḥ = R 2/2 48

Lūqīn 47: 1 + 1 famille (1e1i1f)

**Šabās Sunqur** سباس ســنقر (Ġ): H 565 (43) = R 2/2 48 Šabās al-Šuhadā'

Laqqāna 15: 1 (1e1i)

**Šabšīr** شبشير: H 566 (34) en (Ġ) = R 2/2 101

Qāfila 80: 1 (1e1i)

**Sadīma** سديمه (Ġ): H 566 (33) = R 2/2 121 Asdīma, dont l'un des *kafr*-s est al-Farazdaq/ al-Farastaq

Qarāqīš 36: 1 (1e1i)

Maḥallat Dāwud 31: 2 (1e2i)

**Salamūn** سلّمون (Ġ): voir localité suivante

Maḥallat Naṣr 19: 1 / 1 / 1 famille / 1 (4e3i1f)

**Salamūn al-Mīsḥ ?** ســلمون المســح (Ġ): H 568 (33) Salamūn al-Ġubār = R 2/2 125 Salāmūn al-Ġubār

Qarāqīš 30: père + 2 fils (1e3i)

**Šalmā** شلما (Š): H 569 (43) en (Ġ) = R 2/2 142 Šālma

Kunayyisat Ūrīn 34 : 3 (1e3i)

**Samadūn** سمدون (M): H 379 (23) = R 2/2 161

Qaryat al-Šayḥ 99: père + 1 fils + 1 + 2 frères (1e5i)

**Sanabāda** ســنباده (B): H 450 (42) = R 2/2 271 Sanābāda

Al-ʿAṭf 2: 4 (1e4i)

**Ṣanādīd** صنـاديد (Ġ): H 570 (27) Sanādīd = R 2/2 176 Ṣanādīd

Minyat Banī Manṣūr 34: 2 + 2 (2e4i)

**Ṣandalā** صندلا (Ġ): H 572 (43) = R 2/2 142

Lūqīn 63: 2 (1e2i)

**Sanhūr** ســنهور: H 450 (42) Sanhūr Ṭalūt en (B) = R 2/2 287

Laqqāna 7: 1 (1e1i)

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 10: 1 famille (1e1f)

Maḥallat Naṣr 9: 1 (1e1i)

**Sarāwa** سَّراوه: H 381 (23) en (M) = R 2/2 164 Ṣarāwa

Lūqīn 128: 2 (1e2i)

**Sarīğa** ســرحه: H 357 (23) Asrīğa en (M) = R 2/2 213

Maḥallat Naṣr 80: 1 (1e1i)

**Ṣarṣamūṣ** صرصموص: H 381 (27) Sarsamūs en (M) = R 2/2 189

Wāqid 21: père + 2 fils (1e3i)



AnIsl 35 (2001), p. 241-290 Nicolas Michel

**Simās** écrit **Simāy** ســمـاي = Zāwiyat al-Nāʿūra (voir à ce nom) en (Ġ)

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 64 : 1 + frère + neveu + 1 fils (1e4i)

**Šišīn al-Kawm** شـشين الكوم : H 578 (33) en (Ġ) = R 2/2 96 Al-Šīn

Maʿniyya 29 : 2 (1e2i)

**Šubrā al-Lawn** شبرا اللون : H 353 (22) en (ĞBN) = R 2/2 217 Zāwiyat Razīn

Kunayyisat Ūrīn 63 : 1 (1e1i)

**Šubrā Basyūn** شبرا بـسـيون (Ġ) : H 580 (33) = R 2/2 123 Basyūn en (Ġ), à 5 km au nord-est de Šā al-Ḥağar

Maḥallat Ṣā 7 : 1 (1e1i)

**Šubrā Bitūš** شبرا بـتوس (ĞBN) : H 353 (26) = R 2/2 175

Minyat Banī Manṣūr 27 : 1 famille (1e1f)

**Šubrā Marrīq** شبرا مرىق : H 582 (44) en (Ġ) = R 2/2 137 Al-Šamārqa

Yāṭis 49 : 1 famille + 3 / 1 + père + 1 fils / 1 (3e7i1f)

**Šubrā Māṣ** ســراماص : H 754 (47) Šarabāṣ en (D) = R 2/1 243 Šubrā Bāṣ, auj. Šarabāš, *markaz* de Fāraskūr

Kafr Dāwud 122 : 1 (1e1i)

**Šūnā** شونى (Ġ) : H 354 (27) en (ĞBN) = R 2/2 175

Qarāqīš 51 : père + 4 fils (1e5i)

**Tallayn** تلـن : H 688 (28) al-Tallayn en (Š) = R 2/1 136 al-Tallayn

Maḥallat Dāwud 93 : 1 (1e1i)

**Ṭamalāt** طملات (M) : H 354 (26) Ṭamalāha en (ĞBN) = R 2/2 220 Ṭamalāy, prononciation vernaculaire Ṭamliyya

Wāqid 23 : 1 + 1 famille (ou famille de 2 ?) (1e1i1f)

**Ṭanūb** طنوب : H 343 (26) Bištāma/Ṭanūb en (ĞBN) = R 2/2 173 et 176

Kafr Dāwud 19 : 1 + 1 neveu + 2 (1e4i)

Niklā al-ʿInab 30 : 2 + 2 (2e4i)

**Tīda wa-l-Farāğūn** تيده والفراجون (Ġ) : H 591 (43) = R 2/2 139 Al-Farāğūn, disparue, est auj. Kawm Sīdī Sālim, à 3 km au nord de Tīda

Lūqīn 65 : 2 frères (1e2i)

**Umm ʿĪsā** ام عيسى (Ġ) : H 594 (45) Umm ʿĪsā Abkam = R 1 130 Kafr al-Ğarāyda, *markaz* de Širbīn

Lūqīn 106 : 1 (1e1i)

Qāfila 98 : 2 frères (1e2i)

**Wasīm** وســـم (B) : H 455 (26) Šubrā Wasīm = R 2/2 338

Kafr Ğiʿīf 22 : 1 (1e1i)

**Zāwiyat al-Nāʿūra** زاوىة الناعوره : R 2/2 188 ancienne سمناس ou سيماس en (ĞBN)

Al-ʿAṭf 77 : 2 (1e2i)

**Zāwiyat Ġāzī** زاويه عاري : H 489 (44) Dayr Šubrā Kalusā en (Ġ) = R 2/2 142 Sīdī Ġāzī, *markaz* de Kafr al-Šayḫ

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān 40 : 2 (1e2i)

**Zāwiyat Razīn** زاويه رزىن (M) : H 353 (22) = R 2/2 217 Šubra al-Lawn en (ĞBN)

Al-ʿAṭf 92 : père + 1 fils + 5 (1e7i)

Kafr Dāwud 7 : 2 (1e2i)

**Zurqān** زرقان (M) : H 390 (27) = R 2/2 175

Maḥallat Bišr 50 : 1 (1e1i)

## 2. *Villages du Ṣaʿīd*

**Al-Manṣūriyya** البنصوريه (Ğz) : H 1 227 (18) = R 2/3 55

Kafr Dāwud 44 : 1 (1e1i)

**Al-Muʿtamidiyya** العمتمديه (Ğz) : H 1 233 (18) = R 2/3 55

Kafr Ğiʿīf 107 : 2 (1e2i)

**Ḏāt al-Kawm** ذات الكوم (Ğz) : H I 216 (18) = R 2/3 61

Kafr Ğiʿīf 93 : 3 (1e3i)

Lūqīn 134 : 2 (1e2i)

**Maʿṣarat Ḏāt al-Ṣafā** معصره داب الصفا (Al-Fayyūm): H 253 (20) Ḏāt al-Ṣafā = R 2/3 115 Maʿṣarat Ṣāwī

Kawm Šarīk: 1 (1e1i)

**Maṣraʿ** مصرع (Al-Manfalūṭiyya): R 2/4 31 Masraʿ, *markaz* d'Asyūṭ

Kafr Dāwud: 1 (1e1i)

**Ẓahr Šamās** ظهر سما س (B): R 1 320 et R 2/3 63 Kafr Ḥakīm, *markaz* d'Imbāba en (Ǧz). L'attribution du village à la Buḥayra البحره est sans doute une erreur pour الحبره la Ǧīziyya. Le nom ne figure pas sur l'index des villages de la Buḥayra en DT 4651

Kafr Dāwud 52: 3 (1e3i)

## 3. *Villes*

**Al-ṯaġr al-Sakandarī:** Alexandrie

Qarāqīš 59: 1 (1e1i)

Yāṭis 58: famille de 2 (1e2i)

**Ṯaġr Dumyāṭ**: Damiette

Qarāqīš 134: 2 frères (1e2i)

**Iqṭāʿ Rašīd**: Rosette

Qarāqīš 42: père + 1 fils (1e2i)

**Madīnat Iṣṭanbūl**: Istanbul

Qarāqīš: 1 (1e1i)

## 4. *Provinces et régions, sans précision*

**Al-Buḥayra** (sans village précisé)

Yāṭis: 1 (1e1i)

**Al-Ġarbiyya** (sans village précisé)

Niklā al-ʿInab: 1 (1e1i)

**Al-waġh al-qiblī** (sans village précisé)

Laqqāna: 1 (1e1i)

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān: 1 (1e1i)

Maḥallat Farnawā: 1 (1e1i)

Qabīl: sans précision

## 5. *Autres localités non identifiées*

**Abū Ṣīr** ابو صير: peut-être H 471 (35) Banī Abū Ṣīr en (Ġ) = R 2/2 70 Banī Abū Ṣīr, *markaz* de Samanūd

Qarāqīš: 1 (1e1i)

**Al-Ǧazīra** الجزيره

Niklā al-ʿInab: 1 (1e1i)

**Al-Ḥamdī** الحمدى ou الحمديه (Ġ): peut-être Al-Ḥammūdiyya: H 505 (46) = R 1 49 *kafr* de Dinǧawayh, près de Tall al-Balāmān, village de Kafr al-Turʿa, *markaz* de Širbīn

Maḥallat Naṣr: 1 (1e1i)

**Al-Manyal** المنبل (Ǧz)

Kafr Dāwud: 1 (1e1i)

**Al-Rabāyū ?** الربايو

Maḥallat Farnawā: 1 (1e1i)

**Kafr Ṣā** كفر صا (Ġ): probablement dépendance de Ṣā: H 564 (33) en (Ġ) = R 2/2 126 Ṣā al-Ḥaǧar

Maḥallat Ṣā: 1 (1e1i)

**Kufūr al-Mašāʿla** كفور المشاعله (M): à distinguer apparemment d'Al-Mašāʿla (Š), R 2/1 132, *markaz* de Ṣaqr

Wāqid: 1 (1e1i)

**Nihwā ?** نهوى peut-être Nawā (Q): H 331 (24) = R 2/2 28, ou Nawāy al-Biġāl (Ġ): H 555-556 (28) = R 2/2 5 Al-Raǧabiyya

Maḥallat Naṣr: 1 famille / 1 (2e1i1f)

**Rabǧū** ربحو (Ġ): H 563 Rabguwā/Birak Naḥār = R 1 265 non localisé

Qarāqīš: 1 + 1 fils + 1 neveu + 1 (1e4i)

**Radfūd ? ou Bardafūd ?** ردفود بردفود

Maḥallat ʿAbd al-Raḥmān: 1 famille (1e1f)

**Šubra** شبره

Qarāqīš: père + 1 fils + 4 (1e6i)